

Abdel Hakim A. LALEYE

La nuit fatale 3



Les temps des turbulences

Roman



© LAHA Éditions, 2014
Tél. + 229 63 16 07 07/+ 229 97 89 82 42
www.vasyvoir.com
ISBN : 978-99919-1-753-5
Photographie de couverture : LAHA Production

Abdel Hakim A. LALEYE

*La nuit fatale*₃

Les temps des turbulences

Roman



Chez éditions LAHA

Romans d'Abdel Hakim AMZAT déjà parus :

Pourquoi moi ?, 2007

Aimer de nouveau, 2009

Ami intime, 2009

Tourbillons, 2010

Le péché du père, 2011

Romans d'Abdel Hakim A. LALEYE déjà parus :

Afolabi

Aagan

La nuit fatale (en 5 tomes)

Destin d'une danseuse

La fortune du diable

Romans d'Abdel Hakim A. LALEYE à paraître :

Idole

Héros

Pierre précieuse

L'obsession cachée

Le premier amour est toujours le premier

Autre parution :

Apollinaire Agbazahou, *Le gong a bégaillé* précédé de *La bataille du trône*, (Théâtre) 2013

*A toutes celles qui souffrent sous le poids
de l'incompréhension et de l'indifférence,*

*A toutes ces héroïnes de l'ombre qui,
à la force du poignet, sacrifient leur bonheur
afin que triomphent leurs amours
et leur idéal féminin.*

Abdel Hakim A. Laleye

1

Couchée sur le lit, les yeux fermés, les mains posées sous la tête, près de l'oreiller, Ibironkè se reposait de la fatigue et du stress provoqués par l'accouchement. Plus qu'une expérience, c'était pour elle l'épilogue d'une aventure extraordinaire, la concrétisation d'un rêve qui lui avait affolé les nerfs et qui, longtemps, lui avait échappé. Elle avait lutté corps et biens, pied à pied pour qu'il en fût ainsi, surtout au regard de ses amours heurtées et tumultueuses avec Délé.

Justement, celui-ci, dès l'annonce de la nouvelle, avait cessé toute activité pour se rendre à son chevet à l'hôpital. Aucune joie ne pouvait se mesurer à son état. Aucun bonheur n'était comparable à ses ressentis. Ses yeux s'étaient enrobés de milliers d'étoiles dès que ses pas franchirent le seuil de la chambre où son épouse était admise. Ibironkè, recroquevillée sur elle-

même, dormait toujours. Elle faisait face au berceau comme si elle ne voulait rater aucune seconde de sa proximité avec le nouveau-né. Délé, lui, était tout excité. Il traversa la pièce en trois longues enjambées, alla directement vers le berceau et dégagea de la main un pan du voile qui le recouvrait. Mais déception : le bébé n'y était pas.

— Félicitations, lui dit aussitôt une voix familière.

Il se retourna : c'était Mamie, sa maman, drapée dans son boubou en cotonnade, la tête coiffée d'un madras noué à la hâte. Assise sur une chaise dans un coin de la pièce, elle avait une bible en main, un sourire béat sur les lèvres. Délé était tellement absorbé par la recherche du bébé qu'il ne l'avait même pas remarquée en entrant.

— Tu... tu es là, Mamie ? fit-il, excuse-moi.

D'un pas alerte, il s'approcha d'elle. La vieille femme l'enveloppa aussitôt de ses bras. Des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues. Se déroula, en accéléré, le film de leur combat commun, leurs moments de complicité, mais aussi leurs temps d'affrontements mouchetés, les échanges parfois aigres entre eux. Ils restèrent là, en silence, comme si parler

allait leur enlever la force et la sincérité des émotions ressenties.

Au même moment, Ibironkè rouvrit les yeux. L'échange entre mère et fils l'avait arrachée du sommeil. Délé n'attendit plus, il se détacha de la vieille femme et alla vers elle. La nouvelle nourrice, lentement, s'ajusta sur le lit et leva les yeux vers lui.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-il en l'embrassant.

— Bien, répondit la jeune nourrice dans un sourire un peu forcé.

— Et le bébé ?

— Il est à la crèche, mais il se porte bien. La sage-femme va l'amener d'un moment à l'autre. C'est une merveilleuse petite fille. Elle te ressemble.

— C'est vrai ?

— Mais j'ai froid. J'ai si froid.

Mamie se leva à son tour, elle ne paniqua pas, elle ne parut même pas préoccupée. De son sourire énigmatique, elle s'approcha de son fils, lui prit le bras et le rassura :

— Le médecin a dit qu'elle va être dans cet état pendant un moment. Ce sont les produits utilisés

qui lui procurent cette sensation, mais ce n'est que passager.

La vieille femme prit la couverture à grosse toile qui servait d'alaise au lit et enveloppa la jeune maman. Celle-ci eut un petit sourire de remerciement à l'endroit de sa belle-mère et chercha les yeux encore pleins d'émotion de son mari.

— As-tu pensé à un nom? lui demanda-t-elle presque à mi-voix.

— Segiola, répondit le jeune directeur de Craig SARL, maman m'avait suggéré ce nom. Si la tienne avait été là, ça aurait été Mariam.

La jeune femme baissa les yeux comme si elle écoutait une voix intérieure et murmura entre les dents :

— Mariam Segiola !

— Oui, Mariam Segiola Craig, renchérit Délé.

Ibironké sembla conquise par les deux prénoms. Elle n'arrêta pas de les prononcer, comme une prière à psalmodier ou peut-être comme pour les intégrer à sa mémoire. Puis, sa voix faiblit en même temps que ses yeux qui, lentement, se fermèrent. De nouveau, le sommeil prit possession d'elle. Au même moment, la porte de la chambre s'ouvrit.

Une sage-femme aux formes généreuses entra, portant comme un œuf, le bébé emmitouflé dans des langes blancs. Il était rond, tout rond avec un corps d'un blanc laiteux et un visage rose. Il ne dormait pas, ses yeux en forme de pépin tournaient dans tous les sens comme s'il recherchait quelqu'un de connu. Ses fossettes étaient celles de sa mère, ses lèvres minces et boudeuses semblaient appartenir à son père. Mais sur le crâne, aucun cheveu. Il était lisse, exactement comme sa peau si douce, si veloutée.

Délé se leva du lit et tendit les mains vers la sage-femme. Celle-ci lui remit l'enfant et s'empressa de lui dire.

— Ah, qu'elle est mignonne ! C'est votre portrait craché, monsieur.

— Vous croyez ?

— Mais demandez à votre mère !

— Merci beaucoup, mais elle ressemble aussi à sa maman. Elle s'appellera Mariam Segiola Craig !

— Alors, bienvenue parmi nous, Mariam ! conclut la sage-femme.

*

L'après-midi se passa presque comme à l'accoutumée pour Délé. Il avait aimé rester près de son épouse, se délecter de la proximité du bébé, fêter avec les deux l'avènement de cette famille, mais les impératifs du bureau avaient pris le dessus. Il n'était pas salarié d'un ministère, ni employé dans une société, il était directeur d'une entreprise privée et il lui fallait donc en assurer le développement et la prospérité. Cependant, même dans son bureau, ses idées étaient toutes tournées vers l'hôpital, dans la chambre où reposaient son épouse et la petite merveille. Les dernières images des deux revenaient sans cesse dans sa tête et il se surprenait à lever la tête et à remercier Dieu, les deux mains ouvertes vers le ciel.

Soudain, on sonna. Machinalement, il demanda au visiteur d'entrer, mais n'en eut vraiment conscience que lorsque la personne s'introduisit dans la pièce et vint se tenir devant lui. C'était Sèwa, sa collaboratrice immédiate.

— Félicitations, monsieur, fit-elle, vous devez être un père comblé.

— Euh... pardon, sursauta Délé comme s'il sortait d'un sommeil.

— Je veux parler du bébé, Monsieur, félicitations !

— Merci, Sèwa, sourit-il en s'affalant davantage dans le fauteuil, c'est vrai que je suis heureux, mais ma responsabilité devient double. A l'égard de ma femme et de ma fille.

— Dieu vous aidera à leur donner le meilleur et à les préserver du pire.

— Amen !

Délé sourit, les yeux vaporisés par ces propos et se tourna vers l'angle droit de son bureau où étaient entassés des documents.

— Oui, j'allais oublier, tu m'as apporté des documents, ce matin, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur !

— Et nous devrions les multiplier en plusieurs exemplaires. Nos experts doivent les examiner, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Nous avons déjà accusé de retard, si tu veux bien faire les photocopies !

Délé fouilla le tas, sélectionna trois chemises-dossiers parmi la dizaine qui se trouvait sur la table, puis les lui remit. La jeune femme les prit, tourna les talons

et s'en fut. Mais avant d'atteindre la porte, la voix de Délé résonna à nouveau derrière elle.

— Attends, Sèwa !

Sèwa se retourna aussitôt.

— Tu m'avais dit que tu as l'intention de retourner au campus pour poursuivre tes études dès la rentrée prochaine, n'est-ce pas ?

La jeune femme avança de quelques pas vers lui et, ménageant sa réponse, poussa un long soupir.

— C'est pas sûr que j'y aille cette année.

— Et pourquoi ?

— Je veux encore travailler pour me faire davantage des sous afin de payer l'inscription.

— Tant que ça ? Mais ça coûte combien ?

Sèwa ne répondit pas tout de suite, gênée par la question. Mais les yeux de son patron semblèrent la poursuivre et l'acculer. Celui-ci, voyant son embarras, finit par lui dire :

— Je veux que tu me tiennes informé lorsque les formulaires d'inscription seront disponibles. Je te remettrai les sous pour ton inscription.

Les yeux de la jeune femme semblaient du coup se réveiller. Elle sursauta presque :

— Les formulaires sont déjà disponibles, Monsieur !

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour m'en parler ?

— Vous me payez déjà très bien, Monsieur. Je n'ai pas besoin de vous importuner avec mes problèmes personnels.

— Je me sens concerné par ton avenir, Sèwa.

Délé ouvrit sa mallette qui reposait plus bas, sur une étagère du bureau, retira son chéquier et en arracha un feuillet. Lentement, il remplit le chèque et le tendit à sa collaboratrice. Celle-ci prit le chèque, mais encore sous le coup de l'émotion provoquée par cette spontanéité, elle se demandait que faire.

— C'est pour toi, ma chère, enfin, pour ton inscription. Même si tu retournais au campus, je continuerai toujours à te verser ton salaire.

Sèwa ne sut quoi dire. Surprise et gênée à la fois, elle se demandait si elle rêvait ou si la réalité n'était pas en train de lui jouer un mauvais tour. Comme le font les femmes du village, elle s'approcha de son patron, fléchit le genou et se répandit en remerciements.

— Je t'en prie, lui fit Délé, va t'occuper des dossiers.

Au même moment, la porte du bureau s'ouvrit brusquement. Elle s'ouvrit sur Daré, l'ami de toujours. Celui-ci était en tenue de ville, un décontracté élégant avec un béret coloré, posé sur le crâne, le port plutôt athlétique. En surprenant la scène de Sèwa se prosternant aux pieds de son patron, il ne résista pas à l'envie de rire, ce qui provoqua un trouble inattendu chez l'employée.

2

Il bironkè venait de saler la soupe qui bouillait sur le feu, puis d'une louche à manche courte, en recueillit une lampée. Sa langue s'allongea et en aspira une goutte. Le goût lui parut bien en phase avec ce qu'elle voulait. Elle sourit, puis, prenant la marmite où avaient été plongées trois tasses de riz, alluma le deuxième feu de la cuisinière et disposa là-dessus le récipient. Soudain, un cri perçant provenant du salon lui parvint. C'était Segi, le bébé. Il pleurait comme si le sol venait de s'ouvrir sous lui. La jeune femme se nettoya les mains sur le tablier qu'elle portait et sortit presque en courant de la cuisine.

Au salon, Laraba, une jeune fille proche de la vingtaine, tentait de calmer le bébé. Assise dans le canapé, elle le tenait sur les genoux et lui chantait une berceuse. Mais le nourrisson n'avait pas l'air d'y être sensible ; bien au contraire, il pleurait de toutes ses forces et ses

cris avaient l'air d'être des cris d'effroi. Debout à deux mètres, Bouse, la domestique attitrée de la maison, semblait effarée et regardait la scène avec beaucoup de désarroi. Ibironkè se précipita et arracha le bébé à l'autre.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, pourquoi pleure-t-elle si fort ?

— Je suis désolée, tantie, répondit Laraba, elle est tombée et s'est heurté la tête contre le guéridon.

— Comment ça ? s'alarmea Ibironkè en regardant Bouse de ses yeux fumant de colère. Mais où étais-tu, toi ?

— Excusez-moi, Madame, se défendit Bouse, j'étais en train de repasser vos vêtements et elle jouait avec Laraba.

— S'il lui arrivait quelque chose, ce n'est pas à Laraba que je vais m'en prendre, mais à toi, parce que c'est à toi que je l'ai confiée.

— C'est compris, Madame, ça ne se reproduira plus !

Ibironkè se mit à bercer Segi, s'assit dans le canapé, sortit le sein et le lui donna. Boudeuse au début, la petite finit par accepter, puis avala le téton. Quelques

secondes après, le silence plana de nouveau dans la pièce.

— Pourquoi restes-tu debout à me regarder comme ça, Bouse ? Continue ce que tu faisais. Toi, Laraba, va voir ce que j'ai sur le feu dans la cuisine.

C'était ainsi que Ibironkè mettait au pas son petit monde dans la maison. Depuis son accouchement, elle se consacrait exclusivement à sa fille. Ce métier l'absorbait en même temps qu'elle y trouvait un immense plaisir. Que son mari continue à s'absenter de la maison après le boulot ne la dérangeait guère. Après tout, il avait besoin de s'arracher de temps en temps aux cris et aux interminables pleurnicheries du bébé, mais il devrait aussi se plier à cet exercice ; car, plus que quiconque, le jeune homme devait s'impliquer dans l'ambiance de la maison, il devait s'enivrer des odeurs de la petite, jouer, au-delà de l'argent qu'il mettait à disposition, le rôle du père, intégrer le souffle de la petite au sien, partager ses moments de loisirs et de distractions avec elle. Mais ses habitudes anciennes – se retrouver avec ses amis dans un bar et fricoter avec les jolies filles – ne pouvaient s'estomper si vite.

Justement, ce jour-là, Daré et Bayo, ses éternels amis, le taquinaient sur le béguin qu'ils le suspectaient

d'avoir pour sa nouvelle secrétaire, Sèwa. C'est Daré qui ouvrit les hostilités :

— Tu la considères comme une petite fille alors que tu en pinces pour elle.

— Ce n'est pas vrai, se défendit l'intéressé, je n'éprouve pour elle que le respect dû à une employée.

— Faut voir cette nana, insista Daré. Elle a de ces lolos, une cambrure digne d'une Hottentote...Et puis son visage, on dirait un ange !

— Tous les deux, vous êtes en train de commettre une erreur, commenta le jeune directeur, il n'existe rien entre cette fille et moi.

— Attends, Délé ! La dernière fois que j'étais entré dans ton bureau, j'ai vu de l'électricité dans vos regards. Je suis sûr que si je n'avais pas été là, tu aurais commis cet adorable péché que tu t'acharnes à combattre. Non, mais...

Un éclat de rire secoua le groupe. Au même moment, une jeune femme, effilée, jupe-pagne fendue jusqu'à hauteur des cuisses, des rastas descendant à mi-fesses, apparut à l'entrée du bar. Daré la vit et se tourna vers ses amis.

— Elle est là !

- Qui ? s'enquit Délé.
- La nana que j'attendais.
- Quelle nana attendais-tu ?
- C'est pas vrai, taquina Bayo, un autre gibier vient de tomber dans ton piège, n'est-ce pas ?
- Non, ça c'est différent. Si elle est sérieuse, je pourrais lui mettre la bague au doigt.

Une explosion de rires secoua de nouveau la table. Bayo faillit renverser les boissons et les verres tant l'hilarité le fit gesticuler sur sa chaise. Les rires ne s'étaient pas éteints quand Délé changea de mine, brusquement piqué par une réflexion qu'il voulut partager avec le groupe.

- C'est ce que tu dis toujours de toutes les filles que tu rencontres, observa-t-il, mais les gars, quand est-ce que vous allez arrêter cette vie d'errance et fonder un véritable foyer ?

Un silence mêlé de gêne et d'hésitation pesa aussitôt sur tous. En fond sonore, passait avec beaucoup de discrétion, un morceau des deux frères nigérians P-Square. Justement, la chanson parlait de la perle sur laquelle venait de tomber un amoureux qui, foudroyé par la beauté de la fille, ne rêvait que de la présenter à ses parents.

Bayo, sentant l'ambiance s'alourdir, en profita pour prendre son verre et en avaler le contenu.

— Je vous fais remplir vos verres ? proposa-t-il.

— Non, c'est déjà bon pour moi, décida Délé. Je dois rentrer. Faut que j'aille bichonner ma fille. Hé, les gars, je suis sérieux, réfléchissez à ce que je viens de vous dire !

Délé se leva. Au même moment, la jeune femme attendue par Daré arriva. Elle était accompagnée d'une autre fille, au teint noir – d'un noir velouté – tout aussi mignonne. Subjugué par la créature, Délé ne put faire deux pas et se contenta de la voir chalouper vers eux. Daré saisit la première fille par la main et déposa sur sa joue un baiser chaste. Montrant Délé du doigt, il le présenta :

— Tu te souviens de mon ami ?

— C'est le monsieur dont l'épouse a accouché l'autre jour, n'est-ce pas ? réagit aussitôt la jeune femme.

— Oui ! répondit Daré.

— Bonsoir, Délé. Comment se porte votre bébé ? s'enquit-elle aussitôt.

— Très bien, mademoiselle !

— Je m'appelle Aliyah.

— Enchanté.

— Et voici mon amie, Lewa !

Elle présentait la fille noire qui la suivait. Délé avait le sourire du dimanche, il engloutit la main de la jeune femme dans sa paume et avait l'impression de caresser de la soie.

— Je suis très heureux de faire ta connaissance, Omolewa !

— Non, pas Omolewa, rectifia la fille, mais Iwalewa !

— Excuse-moi, Lewa. On se rencontrera un de ces jours peut-être, maintenant, il faut que j'y aille. Bonne soirée.

3

Pendant ce temps, chez Craig, l'atmosphère n'était pas à la sérénité. Ibironkè tournait et se retournait sur elle-même, elle allait et venait. Dans le salon où elle se trouvait avec sa grand-mère, il lui semblait qu'un malheur se préparait, que la santé de sa fille allait de mal en pis. Car, Segiola avait à peine téte le sein, puis s'était endormie dans les bras de sa mère, le corps tout chaud. Elle avait beau lui donner un sirop pour faire baisser la température, rien ne semblait évoluer dans le bon sens.

— Mamie, s'alarme-t-elle, je ne sais pas ce qui se passe, je suis très inquiète.

Et Mamie se dépêcha de la rassurer. Elle lui fit presque un cours sur la santé des bébés, lui demanda de laisser la petite profiter du sommeil qui venait de l'abattre pour pouvoir récupérer.

— Je suis sûre que c'est parce qu'elle a heurté la tête contre le guéridon que son malaise est survenu.

— Et qui a causé ça ?

Tout en parlant, elle remarqua la présence de Bouse venue de la cuisine servir une tisane à Mamie. Ses yeux lui lancèrent aussitôt des œillades incendiaires.

— Je parle de toi, Bouse, c'est à cause de ton étourderie que ma fille est dans cet état.

La jeune fille se composa un visage pitoyable, des perles de larme dans les yeux. De sa petite voix, elle dit :

— Ce n'est pas ma faute, Madame !... Je jure que...

— Où se trouve ta complice, Lara ? Encore en train de dormir ?

— Va voir si elle est dans la chambre, Bouse, demanda Mamie. On a besoin d'elle par ici.

La jeune domestique s'éclipsa. Mamie se pencha sur le bébé qui dormait sur le canapé emmitouflé dans ses langes. Lentement, elle posa le revers de la main sur son front et se tourna vers Ibironkè.

— Ça ira, ne t'inquiète pas.

Mais Ibironkè était loin d'être rassurée. Elle fouilla dans le sac du bébé posé sur le guéridon, en sortit

un thermomètre qu'elle introduisit dans l'anus de la petite. Quelques minutes plus tard, elle le retira. Sur les lignes graduées du thermomètre, il n'y avait qu'un demi-degré supérieur à la norme : 37,5 ! Ibironkè se rendit compte qu'il y avait un léger mieux. En proie aux larmes, la minute d'avant, elle semblait maintenant respirer mieux. Au même moment, Bouse revint au salon.

— Laraba n'est pas dans la chambre, Madame, s'empessa-t-elle de lancer.

— Elle doit être bien quelque part dans la maison, observa Ibironkè. Cherche-la et ramène-la-moi ici. D'ailleurs, je vais m'en occuper moi-même.

Malgré la fatigue, la tension et les contrariétés accumulées tout au long de la journée, Ibironkè n'eut aucun mal à gravir les marches des escaliers menant aux chambres du haut. Car, dans ce duplex, la plupart des pièces se trouvaient au premier tandis que le rez-de-chaussée était uniquement composé du salon, de la salle à manger, de la cuisine et du débarras. Ibironkè fit le tour des quatre chambres à coucher, mais il n'y avait aucune trace de la fille recherchée. De plus, dans la dernière pièce, celle qu'occupait Mamie, elle remarqua quelque chose de vraiment bizarre : le sac à main

de la vieille femme. Il était ouvert et son contenu avait été dispersé sur le lit.

D'un pas résolu, la maîtresse de maison prit le sac et constata qu'il était vide. Aussitôt, elle appela Mamie. La vieille femme grimpa les escaliers et se retrouva dans la chambre.

— Ton sac, Mamie, lui fit la jeune femme en lui montrant l'intérieur vide, c'est ainsi que tu l'as laissé sur le lit ?

La vieille femme ouvrit grands les yeux.

— Mais j'ai l'habitude de l'enfermer toujours dans l'armoire. Qu'est-ce que ça vient chercher ici ?

— Tu avais de l'argent dedans ?

— Oui !

— Combien ?

— Environ quarante mille francs.

— Vois si l'argent y est encore.

Mamie était déjà inquiète. Les poches qu'elle avait sous les yeux, parurent soudain se gonfler comme si elles avaient été irradiées d'un flux nerveux de sang. Au bout d'une minute de recherche, elle se tourna vers son interlocutrice, en haussant les épaules.

— C'est cette fille qui l'a pris, conclut aussitôt Ibironkè.

Bouse apparut dans la chambre. Son visage était grave, elle marchait d'un petit pas comme si elle venait de se rendre compte d'un malheur.

- Qu'y a-t-il ? demanda Mamie.
- Je viens de sa chambre, fit-elle. Son sac ainsi que toutes ses affaires n'y sont plus.
- Ça veut dire qu'elle s'est enfuie ?
- Je le crains, Mamie.
- Mais pourquoi ? Vous êtes-vous disputées ?
- Non !
- Alors, qu'est-ce qui lui a pris ?
- Je ne sais pas.

Mamie soupira. Lentement, comme si elle venait d'être assommée par un coup de massue, elle se laissa choir sur le lit, la tête entre les mains. Ibironkè se pencha sur elle et chercha ses yeux.

— Mamie, s'il plaît à Dieu, on va retrouver cette voleuse et on va lui arracher les sous.

Soudain, les klaxons d'une voiture retentirent. Ibironkè sursauta et se tourna vers Bouse ; c'était le véhicule de Délé.

— Bouse, va ouvrir la porte. Mon mari est de retour.

Dès son entrée, Délé remarqua l'atmosphère tendue qui régnait dans la maison. Les deux femmes, Ibironkè et sa belle-mère, étaient redescendues de l'étage et s'étaient retrouvées au salon, attendant l'arrivée du maître de maison.

— Qu'est-ce qui se passe dans cette maison ? lança-t-il.

— C'est Laraba ! répondit mécaniquement Ibironkè.

— Quoi, Laraba ?

— Elle s'est enfuie !

— Comment ?

— Elle a pris toutes ses affaires et a même volé l'argent de Mamie.

Délé, bien que tétanisé, essaya de contenir le flux de colère qui montait en lui. Lentement, il alla s'installer aux côtés de sa mère et lui demanda de sa voix posée :

— Personne ne l'a vue quand elle quittait la maison ?

— Nous étions toutes ici, en train de nous inquiéter de la santé de Segi quand elle a fait son opération.

— Segi souffre de quoi ?

— Elle a de la fièvre, mais ça lui va beaucoup mieux.

Délé se leva, s'approcha du canapé où le bébé avait été couché, puis posa la paume sur son visage. Ce n'était pas brûlant, mais ce n'était pas non plus la sérénité totale. Il n'eut pas le temps de placer un mot. Mamie lui prit la main et lui dit :

— Ecoute, fiston, il va falloir faire quelque chose pour cette Laraba. On ne peut pas laisser ça passer.

— Tu as raison, renchérit l'homme d'affaires, demain, à la première heure, j'irai signaler ça à la police. Après quoi, j'appellerai ses parents pour les mettre au courant. A propos, Mamie, est-ce qu'elle a fini par révéler l'auteur de sa grossesse ?

— Non !... Elle a refusé de dire quoi que ce soit.

— Si on connaissait l'auteur, peut-être qu'on irait chez lui pour voir si elle se cache là-bas.

Laraba naviguait vers sa seizième année. Comme cela se fait dans beaucoup de familles africaines, ses parents restés au village, l'avaient envoyée auprès de Mamie pour l'aider dans ses tâches domestiques. Au village, après une scolarité décevante, elle avait reçu une formation approximative de couturière, formation qu'elle avait voulu continuer et parfaire en ville.

Mais ses parents n'ayant pas les moyens de le lui offrir, décidèrent alors de la placer chez Mamie, une de leurs connaissances, en contrepartie de quoi, elle travaillerait comme domestique. Mais très vite, la jeune fille abandonna son projet, préférant le confort que lui offrait sa nouvelle vie à une rude formation dans un atelier. D'ailleurs, elle était devenue, chez Mamie, aussi bien la personne de confiance qu'un membre de la famille. Quand Ibironkè tomba enceinte et que son état nécessita un suivi médical, Mamie lui envoya Laraba, en lui recommandant d'aider la parturiente dans ses multiples travaux domestiques. Bientôt, ce fut Mamie elle-même qui la rejoignit. Délé n'en fut pas mécontent. D'autant qu'il avait insisté pour que sa mère soit là. Car, la vieille femme, en plus de la médecine moderne, connaissait les secrets des plantes adaptées au traitement de certaines affections des nourrices et des bébés. Ainsi, plus que Ibironkè et Délé, elle se sentait responsable de Laraba. Mais la jeune fille, à l'instar des adolescentes fraîchement débarquées de leur cambrousse, aimait faire la coquette devant les garçons du quartier. Quand il s'agissait d'aller faire une course rapide dans les environs, elle passait le plus clair de son temps à écouter leurs boniments et les

plaisanteries. Qu'une grossesse survienne, il n'y avait qu'un pas qu'elle avait vite franchi.

Délé réfléchissait à un plan B si jamais le premier n'aboutissait pas quand, soudain, la sonnerie du salon retentit. Ibironkè et son époux échangèrent des regards surpris. Bouse qui était affairée à la cuisine, sortit et alla ouvrir la porte. C'était Ayouba le gardien. Il n'avait pas l'air d'être dans son assiette, il était paniqué, son souffle était devenu court. Dans ses yeux, paraissait luire un éclat sombre.

— Patron, dit-il, dès qu'il s'approcha de Délé, il y a des policiers dehors qui vous demandent.

— Des policiers ici, à cette heure-ci ? Que veulent-ils ?

— J'en sais rien, mais ils sont venus avec Laraba.

Mamie, Ibironkè et Délé se levèrent d'un seul geste. Des yeux, Délé leur demanda de s'asseoir et, sans même rejoindre sa place assise, se tourna vers le gardien.

— Fais-les entrer !

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur trois policiers que suivait Laraba. La jeune fille serrait sur son flanc un gros sac de polyéthylène, la tête basse, résolument fixée sur son orteil. Le premier policier,

un homme sec aux yeux intelligents, s'approcha de Délé.

— Bonsoir, Monsieur ! Je suis l'inspecteur Oré. Désolé de venir vous importuner à cette heure de la nuit, mais la fille ici présente dit qu'elle habite chez vous.

— Merci, inspecteur, répondit Délé en tendant la main au policier. En effet, cette fille habite avec nous, c'est la protégée de ma mère. Il y a un problème ?

— Vous savez, ce n'est pas prudent de laisser une jeune fille sans défense sortir seule à des heures tardives. Elle a failli se faire violer par les délinquants de la gare routière.

Le sang de Mamie ne fit qu'un tour. Elle se leva d'un seul élan. Comme elle l'avait toujours fait dans sa jeunesse, la vieille femme se mit à nouer son pagne à hauteur des hanches pour bien la fixer avant d'administrer à la fugueuse une bonne correction. Mais Délé se tourna vers elle et lui demanda de se calmer. L'inspecteur poursuivit :

— Elle dit qu'elle attendait à la gare routière un homme avec qui elle devrait se rendre au Ghana. Nous supposons que le monsieur lui a posé un lapin et elle est tombée dans les mains des loubards. Dieu merci, nous sommes vite arrivés sur les lieux.

Délé chercha à croiser le regard de celle qui avait manqué de justesse d'être la cible des voyous de la gare routière, mais elle avait toujours la tête baissée. Le jeune homme finit par dire au policier :

— Merci, Chef. Nous vous sommes vraiment reconnaissants !

— Nous ne faisons que notre devoir, Monsieur ! Mais, j'espère que vous n'avez aucun problème avec elle.

— Non ! Elle a juste disparu de la maison. Je pensais d'ailleurs venir au commissariat signaler sa disparition.

— Vous n'avez plus besoin de vous inquiéter. Elle est maintenant de retour à la maison saine et sauve.

L'inspecteur et ses deux accompagnateurs se retournèrent brusquement et gagnèrent la porte. Délé les remercia encore une fois et revint sur ses pas. Mamie, elle, n'avait pas décoléré. Elle avait enlevé ses chaussures, en avait pris une dans la main, l'ajustait pour frapper Laraba.

— Non, Mamie ! S'il te plaît, ne la frappe pas.

— Très bien, fils, mais dis à cette voleuse de me donner l'argent qu'elle m'a pris. Où sont mes sous ?

Laraba ne put rien dire. Elle aurait tout donné pour ne pas se retrouver dans cette situation. Et ce silence, au lieu de calmer la vieille femme, décupla son écœurement. Alors, n'y tenant plus, elle se jeta sur l'adolescente. Ou plutôt, sur le gros sac qu'elle tenait. Déjà très fragile, le sac se déchira sur une partie, libérant son contenu par terre. Ibironkè fut surprise de voir certains des effets de la maison. En plus des jouets de la nouvelle née. Délé en était pétrifié.

— Tu n'as pas entendu la question de Mamie, où as-tu caché son argent ?

La jeune fille soupira, puis au bout d'une longue hésitation, fit :

— Je... je l'ai donné à Afiz.

— Qui est Afiz ? réagit Mamie, et pourquoi tu lui as remis mes sous ?

— Afiz est sans doute le garçon qui l'a enceinte, anticipa Ibironkè, maintenant, il l'a escroquée de quarante mille francs. N'est-ce pas, Laraba ?

Laraba ne pouvait pas longtemps éluder la question. Elle émit un long soupir et lâcha avec une petite voix de chienne battue :

— Oui !

4

ainsi allaient les choses dans la maison du jeune couple, de la jeune famille ainsi constituée. Segi, entre les sorties fréquentes de son père et la présence permanente à la maison de sa mère, grandissait de manière sereine. Mais Délé ne refusait jamais de passer du bon temps aux côtés de sa petite chérie. Que ce soit à la maison, dans les parcs d'attraction, chez des amis, Délé l'emménageait partout.

Ce soir-là, au retour du bureau, le jeune entrepreneur avait retrouvé sa petite princesse en train de ramper au salon. Le sourire rafraîchissant du bébé lui réchauffa tellement le cœur que sans même s'en rendre compte, il jeta son attaché-case dans le canapé et la souleva.

Ibironkè était à l'étage. Dès qu'elle entendit le rire de l'enfant, elle comprit que c'est Délé qui venait d'arriver. La jeune maman descendit et vint rejoindre son

mari au salon. Bouse avait déjà fini de faire les pâtes telles que la maîtresse de maison l'avait demandé. Sans attendre, le couple se mit à table. Délé avait à peine pris deux bouchées que déjà la petite commença à somnoler. Les deux époux se regardèrent, puis le papa décida d'aller la coucher dans son berceau, à l'étage, dans la pièce qui lui avait été réservée.

Mais Segi refusa de s'endormir. Aussitôt que son père la déposa dans le berceau, elle ouvrit les yeux et se mit à crier. Délé la reprit dans les bras et entreprit de la bercer pour lui faire retrouver le sommeil.

Il y avait un grand lit dans la chambre. Toujours dressé, il n'accueillait personne, sauf, quelquefois, Délé ou Ibironkè qui, lorsqu'ils voulaient rester auprès de Segi, s'étendaient là pour lui tenir compagnie. Mais cette fois-ci, il ne s'agissait pas de lui tenir compagnie, il était question de la faire dormir. Délé se coucha sur le lit, déposa le bébé sur sa poitrine et se mit à lui caresser la tête et le dos. Une chanson de son enfance lui vint à l'esprit et il commença à la fredonner. Bientôt, Segi battit des paupières et se mit à somnoler.

Mais le nouveau père ne descendit pas son nourrisson tout de suite, il attendit que son sommeil fût suffisamment profond. Mais en y pensant, il avait

oublié que lui-même ressentait une grande fatigue et qu'avec autant d'émotions ressenties dans la journée, il pouvait s'assoupir. Il s'endormit alors d'un trait.

— Délé ! Hé, Délé, tu m'entends ?

Il sursauta. C'était Ibironkè qui était penchée sur lui et le regardait de ses grands yeux noirs.

— Délé ! Réveille-toi, s'il te plaît !

Le jeune entrepreneur se redressa. Sur l'horloge murale, les aiguilles indiquaient une heure du matin. Il regarda son épouse, surpris.

— Oui, ça fait trois heures que tu dors avec ta fille, lui fit Ibironkè. Il est temps de la rendre à son berceau. Et puis, tu n'as même pas mangé !

— Non, Ibi, je n'ai plus envie de manger.

— Dans ce cas...

Délicatement, la jeune femme récupéra le bébé et le déposa dans son berceau, dans une position fœtale, celle dans laquelle il aimait s'offrir un sommeil profond. Le bébé, en effet, ne semblait pas avoir été perturbé. Il continuait tranquillement de dormir.

— Maintenant, tu peux venir avec moi dans notre chambre, fit Ibironkè à son époux.

— Et si elle se réveillait de nouveau ?

— Non, elle est à présent profondément endormie. Elle ne se réveillera pas avant demain matin.

— Tu peux aller, je veux rester encore un peu avec elle.

— Vraiment ?

La jeune femme sourit. Au lieu de s'en aller, elle monta sur le lit et posa sa tête sur le corps de son mari.

— Dans ce cas, tous les deux, nous allons rester ici avec elle.

— Ce lit est trop petit pour nous deux.

— On peut se débrouiller !

Délé en sourit. De ses mains, il parcourut ses cheveux tressés à la yorouba. Ibironkè en éprouva une certaine sensation. Certes, ils avaient toujours leur intimité, mais de tels gestes, elle en avait un souvenir si lointain qu'elle avait l'impression qu'ils n'avaient jamais existé entre eux. Elle se sentit dans l'ambiance des confidences et se tourna vers lui pour le regarder dans le profond des yeux.

— Délé, lui proposa-t-elle, auras-tu le temps de nous accompagner à l'hôpital demain ?

— Mais que veux-tu aller faire à l'hôpital ? s'alarma aussitôt l'autre.

— Nous n'avons pas encore fait le test d'ADN.

Délé se redressa d'un seul réflexe.

— Quel test d'ADN ?

— Oh, tu as déjà oublié ce que tu m'avais dit quand j'étais venue t'informer que j'étais enceinte ?

— Ne sois pas ridicule, Ibironkè ! Je n'étais pas sérieux !

— Si, tu étais très sérieux.

Délé garda le silence pendant un moment comme s'il réfléchissait aux paroles de sa femme, puis jeta un œil sur le bébé qui, maintenant, suçotait son pouce.

— Je n'ai plus besoin d'un test ADN pour savoir que ma fille est de moi.

— Alors, pourquoi en avais-tu fait la suggestion ?

— Tu sais, quand tes marchandises avaient été saisies par la douane et que tu m'as dit qu'elles avaient été libérées sans que soit payé un centime, cela m'avait paru très suspect.

— Tu pensais que j'avais peut-être couché avec le douanier.

— Oui !

— Ça ne s'est pas passé ainsi.

— Raconte alors ce qui s'est passé.

Ibironkè se plongea dans un grand silence. Lentement, elle se tourna de l'autre côté du lit, cala un oreiller sous le flanc. La paume soutenant la tempe, elle ferma les yeux. Les souvenirs remontèrent aussitôt dans sa mémoire, déroulant aussitôt, cliché après cliché, le film des événements. Elle se mit à raconter :

« Ce jour-là, mon amie Viviane et moi, avions rendez-vous avec un jeune douanier qui devrait nous emmener chez un de ses chefs afin qu'il nous aide à récupérer les marchandises saisies. Ce jeunot, nouvellement recruté, un peu voûté avec des yeux qui vous scrutent de partout, nous conduisit dans un restaurant, sur recommandation de son fameux chef.

L'établissement, un endroit bien connu dans le quartier commercial, accueillait les cadres de l'administration douanière. Il était animé et on sentait que la patronne, une dame à la peau cruellement décapée, était aimée de tous et le rendait bien aux gens. Le jeune douanier nous emmena à une table située tout au fond du restaurant. Mais avant même d'atteindre l'endroit, je vis, attablé à quelques mètres, un colonel, lunettes cerclées d'or sur le nez, en train de me regarder en souriant.

— Usman ! avais-je crié.

— Ibironkè ! s'étais-il exclamé, que fais-tu ici ?

Automatiquement, je me retournai vers le jeune douanier qui se mit au garde-à-vous pour saluer son chef et lui faire comprendre que nous étions sous sa protection.

— A vos ordres, Chef !

— Est-ce toi qu'elle est venue voir ? demanda Usman.

— Non, Chef, ce sont les invitées de Bala !

— Ce vaurien-là ! Où est-il en ce moment ?

— Il est au bureau, Chef !

— Allez, venez vous joindre à moi, mes sœurs, vous êtes mes invitées. Ce Bala vous fera inutilement attendre.

Sans même consulter du regard Viviane, je m'avancai vers le haut gradé qui se leva, dégagea trois chaises autour de la table et nous invita à nous asseoir. Car, il venait d'inclure aussi le jeune douanier.

— Voici Viviane, dis-je à Usman, une fois que nous nous étions mises à l'aise. Elle est mon amie et nous sommes également associées en affaires.

— Enchanté, Viviane.

Une serveuse se précipita vers nous et, papier et stylo en main, vint prendre nos commandes.

— Alors, commença notre interlocuteur, Ibironkè, quelle affaire te lie à Bala ?

— Ses agents ont saisi nos marchandises à l'aéroport et nous sommes venues le voir, expliquai-je aussitôt.

— Vous faites de la contrebande ?

— Non, Usman, nous faisons du commerce légal.

— Et pourquoi les douaniers ont-ils saisi vos marchandises ?

Ce fut à ce moment-là que le jeune douanier intervint.

— Excusez-moi, chef, nous n'avons pas encore confirmé leurs déclarations, mais les marchandises font partie de...

— Va dire à Bala sur-le-champ que moi, Colonel Zanfou, j'ordonne qu'on leur remette leurs biens. Je veux que tu y ailles immédiatement. J'appellerai Bala après pour confirmation.

Le jeune douanier se leva immédiatement, se mit au garde-à-vous et disparut. Nous étions stupéfaits par la rapidité avec laquelle les choses s'étaient passées. Alors que nous étions venues, presque convaincues que ce Bala allait nous estoquer des fonds contre la

relaxe de nos marchandises, nous voilà sur le point de récupérer nos biens. Mais Usman avait un souci particulier, du moins, une requête à me faire.

— Et ton amie, Sarata ? m'avait-il brusquement demandé.

Sarata, c'était une amie d'enfance. C'était une femme du monde, une commerçante qui s'était enrichie dans la vente de bijoux au niveau de l'administration publique et qui avait pour clients les cadres de la douane. Avec elle, Usman avait eu une histoire d'amour, mais qui s'était mal terminée. Le Colonel ne l'avait pas oubliée, bien au contraire. Malgré la douleur qui avait marqué cette relation, il avait gardé d'elle des souvenirs nostalgiques.

— Où est-elle maintenant ? m'avait-il demandé.

— Elle est toujours ici à Cotonou ! avais-je répondu.

— Vrai ? Je pensais qu'elle s'était exilée. Elle m'avait toujours parlé du Gabon, de Malabo ! J'espère qu'elle ne s'est pas encore mariée ?

— Non !

— Je t'en prie, donne-moi son numéro, il faut absolument que je la revoie ! »

L'explication avait duré un peu moins d'une heure. Dans la chambre déjà baignée par l'intimité et la confidence, les sens étaient à la réconciliation. Délé revit dans sa tête ces moments délicats où son couple avait été un peu à la dérive et où il ne manquait rien pour que chacun prenne son chemin. Il soupira profondément, glissa sa main pour caresser les cheveux de son épouse. Celle-ci se redressa lentement et, soutenant son regard, lui prit le bras :

— Maintenant, j'ai besoin de toi dans notre chambre. Viens !

*

Sèwa était concentrée sur le laptop de son patron quand Délé ouvrit la porte de son bureau et y entra. Assise sur le canapé du petit salon de la pièce, la jeune femme leva un regard plein de complicité vers lui.

— Bonjour, Monsieur !

Nullement surpris de la voir dans son bureau, Délé lui renvoya son sourire et s'approcha d'elle.

— Bonjour, Sèwa ! On dirait que tu es de très bonne humeur ce matin !

— Oui, Monsieur !

— Quel en est le secret ?

Sèwa prit une enveloppe qui était sur le guéridon, l'ouvrit et en retira une lettre.

— Voilà le secret !

Délé regarda fixement la lettre qu'on lui tendait, la prit et la déplia. Le jeune homme n'eut aucune peine à la parcourir. Son sourire contagieux en dit long sur sa satisfaction.

— C'est une lettre de notification d'admission.

— Sèwa, félicitations !

— Merci, Monsieur! fit la collaboratrice.

Délé déposa son attaché-case et s'installa à côté d'elle sur le canapé. Il regarda fixement l'écran de l'ordinateur pendant un moment, juste pour voir à quoi la jeune femme travaillait. Mais Sèwa avait les yeux fixés sur lui.

— Je suis vraiment reconnaissante, Monsieur !...
Merci infiniment de votre soutien.

Tout en ayant les yeux fixés sur l'écran de l'ordinateur, Délé lui demanda :

— Quand est-ce que tu pars ?

— La rentrée scolaire est en octobre. Alors, je reste avec vous jusqu'à fin septembre.

Le jeune homme se retourna soudain. Les yeux de sa collaboratrice semblaient le pénétrer dans tous les rayons de l'âme. Pour ne pas en être troublé, il joua au patron occupé et se leva. Mais Sèwa, au même moment, se mit debout.

— Vous me manquerez moi aussi, fit-elle, mais si vous m'appelez quand vous venez à Parakou pour vos affaires, je viendrai vous voir.

— Merci d'avance, Sèwa.

Délé se pencha sur le guéridon, ouvrit sa mallette et en retira une somme d'argent. Sans même regarder son interlocutrice, il déposa la liasse en face d'elle.

— Ceci est pour préparer la rentrée. Tu peux avoir besoin de t'acheter de nouvelles tenues ainsi que des livres.

La surprise était totale dans les yeux de la jeune femme. Elle regarda les billets, se tourna vers son patron et, subtilement, se colla à lui et, de ses deux bras, l'enlaça, par la ceinture. Ses lèvres s'allongèrent et lui crevèrent la joue d'une bise sonore.

— Je ne sais comment vous remercier, Monsieur. Vraiment, vous êtes le meilleur des patrons.

5

Trois ans s'étaient écoulés.

Trois ans sans histoire, trois ans de ménage heureux, Délé savourait le bonheur aux côtés des deux êtres qui assuraient désormais l'équilibre de sa vie. Ibironkè avait chassé les démons qui l'avaient hantée pendant des mois et même pendant des années. Elle tenait pour lointains et ensevelis dans les oubliettes ses problèmes avec son époux, ses histoires sans queue ni tête. Les trois avaient ouvert une nouvelle page de leur vie.

Ce soir-là, le couple était en train de diner à table quand la sonnerie du portail retentit. Segi était assis dans un coin du séjour, sur une chaise pour enfant, en train de feuilleter un livre de jeunesse en compagnie de Bouse. La sonnerie se fit alors insistante.

— Tu attends quelqu'un ? demanda Délé à son épouse.

— Non!

La sonnerie retentit de nouveau. Bouse interrompit ce qu'elle faisait avec Segi et sortit de la pièce. De la salle à manger, seulement séparée du séjour par deux escaliers, Délé et Ibironkè avaient une vue sur la porte d'entrée. Ils guettaient le visiteur annoncé qu'eux n'attendaient pas. Soudain, Bouse revint.

— C'est Tata Sèwa !

Délé accusa la nouvelle avec un air gêné, même troublé. Mais en bon comédien, il ne voulut pas manifester publiquement ses sentiments et fit mine d'être absorbé par son diner. C'était d'ailleurs la fin. Il ne lui restait qu'à boire le vin rouge que sa femme lui avait servi. Sèwa ? Pourquoi venait-elle, ici, à la maison ? Pourquoi s'était-elle mis en tête de le perturber jusque dans son intimité ?

Sèwa pénétra alors le salon, le sourire aux lèvres. Elle paraissait plus enveloppée dans ses formes, mais ses traits avaient mûri, la rendant du coup plus éprouvée. Elle portait un tee-shirt noir sur un pantalon serré qui épousait ses formes et affichait ses belles rondeurs. Ibironkè avec qui elle avait toujours des rapports sains et presque amicaux, se leva et alla à sa rencontre. Les deux femmes échangèrent des poi-

gnées de main vigoureuses puis s'embrassèrent. Segi qui n'était pas loin, vint s'accrocher au pantalon de la jeune femme en s'écriant :

— Tata Sèwa !... Tata Sèwa !

— Ah, la mignonne Segi !

Sèwa souleva la petite fille, l'envoya en l'air et la cueillit dans ses bras. Segi en était heureuse, elle avait la gencive en récréation, riait de tout son saoul. Après l'avoir complimentée sur ses beaux cheveux, la nouvelle venue la déposa en l'embrassant sur le front. La petite regagna sa table et reprit à nouveau son livre.

— Bienvenue chez nous, commença Ibironkè, j'espère que tu viens nous annoncer une bonne nouvelle, ma grande.

— Pas grand-chose, tata, fit la jeune femme, j'ai fini mes examens.

— Alors, tu as quitté le campus, tu as rendu les clés de ton studio ?

— Oui... j'ai rejoint la maison familiale.

Sèwa en profita pour se tourner vers son ancien patron. Celui-ci demeura assis dans sa chaise et faisait semblant de ne pas suivre les mouvements de la visiteuse. Celle-ci finit par lui lancer :

— Bonsoir, Monsieur !

— Bonsoir Sèwa. Comment ça va ?

— Ça va, Monsieur.

Elle en profita pour s'approcher de lui afin de lui serrer la main. Ce fut en ce moment que Délé se leva de son siège, se nettoya les mains à l'aide d'une serviette de table :

— Je dois aller me faire coiffer, s'excusa-t-il. Mon coiffeur serait en train de m'attendre.

— A cette heure-ci ? s'enquit Ibironkè un peu surprise. Ça ne peut pas attendre demain ?

— Non, je n'en aurai pas le temps.

Les clés de sa voiture étaient dans un coin de la commode. Délé les prit. Il n'eut pas besoin d'aller se changer en chambre. Avec une chemise légère, une culotte qui lui arrivait aux genoux et des chaussures à moitié ouvertes, il prit la direction de la sortie du salon. Mais avant d'atteindre le seuil, il se retourna, les yeux tournés vers Sèwa.

— J'espère que tu n'es pas venue me voir.

— Non, Monsieur !

— Tu es sûre ?

— Mais oui, patron !

Délé n'attendit plus. Il lui fit un signe d'au revoir et sortit de la pièce. Quelques instants après, on enten-

dit le ronflement clair et régulier d'une voiture. En quelques secondes, le véhicule sortit et s'éloigna. Le visage de Sèwa en parut, sur le moment, décomposé, mais elle fit un effort sur elle-même et chaussa sa mine d'un masque de bonhomie et de sérénité. Ibironkè ne le remarqua même pas, préoccupée qu'elle était de recevoir la visiteuse. Elle l'invita à s'asseoir dans l'un des fauteuils du séjour.

— Alors, lui demanda-t-elle, c'est pour quand ta soutenance ?

— J'attends la décision du conseil scientifique, répondit l'étudiante, c'est lui qui programme les soutenances, mais j'espère qu'il le fera bientôt.

— J'imagine que tu séduiras le jury. Peut-être qu'à ce moment-là, tu nous ferais rencontrer ton fiancé.

— Fiancé ? s'écria-t-elle soudain... Voyons, tata, je n'ai pas de temps à consacrer aux hommes en ce moment. Ce qui me préoccupe le plus, c'est trouver un boulot.

— Discutes-en avec mon époux. Il pourrait te trouver de nouveau un poste dans son entreprise.

— Merci, Tata. Je vais lui en parler. Mais je ne vais pas abuser de votre hospitalité. C'était juste une visite

de courtoisie. Je reviendrai passer du temps avec vous demain.

Elle se leva soudain. La petite Segi, de nouveau, vint s'accrocher à elle. Elle l'embrassa, la prit dans ses bras et l'emmena jusqu'au seuil de la porte. Ibironkè la récupéra de ses mains et lui dit :

— C'était un réel plaisir de t'avoir revue, ma chère.

— Le plaisir est partagé, répondit la jeune femme en fermant la porte. Bonne nuit, Tata !

*

Délé semblait nerveux. Les bras posés sur le toit de son véhicule, il ne tenait pas en place, les yeux furetant partout, dans les rues avoisinantes. Il avait fait stationner son véhicule dans une rue, loin du lampadaire qui éclairait sur près de cinquante mètres le pâté de maisons qui se trouvaient dans le rayon. Visiblement, il attendait quelqu'un. Aussitôt, le son de son portable crépita dans sa poche. Il retira l'appareil. C'était un texto, il s'empressa de le lire, puis satisfait, émit un long soulagement. Il ouvrit la portière de la voiture, s'installa à bord et attendit.

Quelques secondes après, Sèwa déboucha de l'angle et le rejoignit. Ils n'échangèrent aucun mot. La jeune femme ouvrit la portière côté non-chauffeur et se hissa à bord. Délé n'attendit pas, il fit ronfler le moteur du véhicule, engagea le levier de vitesse et démarra.

Le trajet ne dura pas longtemps. Le jeune entrepreneur prit la voie principale, le Boulevard du Canada, longea, sur cinq cents mètres, le bitume de Cadjèhoun, et se retrouva dans les rayons de la Place du Souvenir. Sous l'ombre épaisse de deux arbres, à côté du mur de clôture des tours administratives, il s'arrêta. On le sentait contrarié. Lentement, il se tourna vers la jeune femme et lui dit :

— Sèwa, combien de fois faut-il te dire de ne pas venir à la maison ? Tu veux que mon épouse se rende compte de ce qu'il y a entre nous ? Si tu entends ébruyer nos relations au monde entier, c'est la meilleure manière de le faire.

Sèwa parut plongée dans une espèce de rêverie ; mais elle ne rêvait pas. C'était parce qu'elle venait d'accuser le coup de colère de son interlocuteur et elle chercha à lui répondre. De sa voix douce, elle lui dit :

— Je suis désolée, Délé, vraiment désolée. C'est juste parce qu'il faut que je te voie urgemment. J'ai tenté plusieurs fois de t'appeler, mais tu ne décrochais pas.

Délé soupira, la fixa un instant, puis détourna le regard vers la rue. Mais il ne voyait rien de particulier.

— Tu ne m'avais pas dit que tu revenais aujourd'hui.

— Tu as raison, répondit presque en suppliant l'étudiante, mais c'est qu'il y a quelque chose de très important dont je dois discuter avec toi.

— Maintenant, je t'écoute. De quoi s'agit-il ?

— Je suis enceinte!

Un silence pesa lourdement sur la voiture. Malgré le bruit sourd que produisait un camion titan qui passait, Délé n'entendit, dans sa tête, que le choc que cette petite phrase venait de produire en lui.

— Pourquoi, Sèwa ? cracha-t-il avec, à la fois, un ton de reproche et de colère, pourquoi dois-tu tomber enceinte ?

— Pourquoi ne dois-je pas tomber enceinte ? répliqua la jeune femme, nous étions tous les deux conscients des conséquences lorsque nous avions commencé à avoir des rapports sexuels non protégés.

— Je ne me suis jamais fait à l'idée que tu puisses aussi facilement tomber enceinte. Je pensais que tu étais plus sage et expérimentée.

— Plus sage et expérimentée comment ?

Délé avait l'impression que son interlocutrice prenait de l'assurance, au fur et à mesure qu'avançait la conversation. Il lui semblait qu'elle n'avait plus peur de lui et qu'elle tentait de peser sur leurs échanges avec un abord plus sûr et même plus osé.

— Ecoute, fit Sèwa, la question n'est plus à la dissertation, ce qui importe c'est : qu'allons-nous faire ?

— Qu'allons-nous faire, me demandes-tu ? releva l'autre, comme s'il y avait deux solutions. Il faut que tu t'en débarrasses, c'est tout !

— Tu parles comme si c'était un crime que j'ai commis.

— Mais moi je ne peux pas faire autrement. Je suis marié, tu le sais très bien.

Un autre silence, cette fois-ci, s'abattit sur eux. Sèwa fit courir nerveusement ses doigts sur le dessus de la boîte à gants pendant quelques secondes, puis elle haussa les épaules.

— Très bien, si c'est ce que tu veux, je vais m'en débarrasser.

Délé ne montra pas tout de suite son soulagement. Il plongea la main dans sa poche, sortit une épaisse liasse de billets qu'il compta et la lui remit. La jeune femme ne manqua pas de grommeler.

— C'est la dernière fois que j'accepte ce compromis. Ça ne peut plus se passer comme ça.

— Tu as raison, Sèwa, ça ne va plus se reproduire, je te le promets.

L'étudiante se tourna vers lui, mais l'autre avait le visage ailleurs, comme s'il ne voulait plus la sentir.

— Tu veux dire quoi par là ?... Tu vas maintenant me fuir ?

— Pourquoi te fuir ?

— Je ne sais pas, mais c'est comme si je te rendais la vie impossible, alors que...

Il y avait déjà des larmes dans sa voix. Délé la sentit défaillir. Sans lui dire quoi que ce soit pour la calmer, il remit en marche le moteur et démarra la voiture. Les bosselures sur la voie imprimèrent au véhicule quelques secousses et contorsions désagréables. Mais c'était sans effet, puisque le jeune homme décala le levier de vitesse et, avec la première, fit bondir la voiture. Bientôt, ils gagnèrent la voie bitumée.

6

Quand il rentra, Délé vit Ibironkè couchée, presque endormie sur le grand lit. Le jeune homme se rendit à la salle de bains d'où il ressortit quelques minutes plus tard, rincé, soulagé et parfumé. Il n'avait pas besoin de porter son pyjama. La chaleur était telle que même la climatisation avait du mal à rafraîchir convenablement la chambre. Il resterait en sous-vêtement.

Lentement, il se glissa dans le lit, près d'Ibironkè et la prit par les reins. La jeune femme protesta timidement et se retourna vers lui, un sourire un peu amer sur les lèvres. Elle avait les yeux de quelqu'un qui ne dormait pas.

— Chérie, fit observer Délé, je croyais que tu dormais.

— En fait, je n'arrivais pas à retrouver le sommeil, répondit la jeune femme. Délé, je pense qu'il faut que nous allions voir le médecin demain matin.

La surprise de Délé se manifesta aussitôt :

- Pourquoi ?
- Je sens toujours des douleurs dans le ventre.
- Encore ? Ça devient vraiment sérieux !
- C'est pourquoi il faudrait que je voie le médecin.

Dis, tu m'accompagneras ?

- Avec plaisir, ma chérie.

Ils gardèrent le silence pendant un moment. Puis, Ibironkè se redressa sur le lit, prit son souffle et lui dit.

— Délé, tu m'avais dit que tu allais chez le coiffeur pour te faire couper les cheveux. Pourquoi tu ne l'as plus fait ?

Le jeune homme n'y avait peut-être pas pensé. Absorbé par ses ennuis avec Sèwa, il avait oublié d'aller chez le coiffeur. Silencieux pendant quelques secondes, il prit le front de son épouse et écrasa là-dessus un grand baiser.

— Le coiffeur n'était pas là et m'a confié à l'un de ses apprentis. Et j'ai jugé nécessaire de ne pas me faire scalper par ce jeune.

Ibironkè en sourit. Elle savait que son homme lui mentait, mais avait décidé de n'en rien dire. Elle l'embrassa, se retourna dans le lit et chercha le sommeil.

Le lendemain, très tôt, le couple se rendit à la clinique. Le médecin traitant, celui qui avait suivi pas à pas la grossesse d'Ibironkè, examina la jeune femme. Délé, comme d'habitude, n'assista pas à la séance. Mais au bout de la consultation, alors qu'il faisait le pied de grue dans la salle d'attente, il fut contacté par l'infirmière qui lui transmit le désir du docteur de discuter avec lui.

Le jeune homme d'affaires avait peur en entrant dans le cabinet. Quand on fait appel généralement au mari, c'est qu'il y a quelque chose de grave qui pointe à l'horizon. D'ailleurs, lorsqu'il pénétra dans le bureau, Délé avait le visage congestionné, un nœud dans la gorge, attendant qu'on lui annonce la mauvaise nouvelle.

— Je viens à peine d'examiner minutieusement votre épouse, commença le gynécologue, après l'avoir fait asseoir, et j'ai découvert qu'elle est enceinte.

— Enceinte, dites-vous, docteur ?

Le jeune homme faillit se lever et se jeter dans ses bras, mais le médecin, d'un ton un peu cassant, ajouta :

— Malheureusement, la grossesse a une petite complication.

— Quoi ?

— Vous savez ce qu'on appelle « grossesse extra-utérine » ?

— Ne dites pas que c'est le cas ?

— Hélas, oui, Délé, au lieu de se développer dans l'utérus, la grossesse se développe dans la trompe. Dans un tel cas, nous n'avons d'autre choix que d'interrompre le processus.

Délé regarda fixement le médecin en silence pendant un moment. Puis, il soupira profondément en se prenant la tête entre les mains.

— Qu'est-ce que mon épouse risque ? demanda-t-il.

— Rien, fit le docteur presque avec une pointe d'amertume, on lui fait ce que nous appelons un avortement thérapeutique mais à partir de cet instant, il faut éviter qu'elle tombe désormais enceinte.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est très dangereux !

— Je ne comprends pas, docteur.

Le médecin enleva les lunettes qui lui chaussaient le nez, fit tourner le fauteuil pivotant dans lequel il était assis, puis émit un long soupir. C'était maintenant

le professeur qui voulait expliquer les choses, non le docteur.

— Ecoutez-moi bien, argumenta-t-il, votre épouse est désormais exposée à un autre cas de grossesse extra-utérine. Le seul moyen d'éviter une telle situation qui risque, si cela arrive, de provoquer des grands dégâts, c'est faire en sorte qu'elle ne tombe plus enceinte. Je sais que ce que je dis est difficile à accepter, mais c'est la vérité.

Délé soupira longuement. Il se leva, se rassit, puis se prit la tête entre les mains. Pendant quelques secondes, il avait l'impression que le ciel lui tombait sur la tête.

— J'ai peur de comprendre ce que vous me dites là, docteur. Mon épouse et moi, nous ne pouvons plus avoir d'enfant, c'est ça ?

— Hélas, oui. Vous avez Segiola. Dieu vous a déjà accordé cette chance d'être parents.

*

Pendant ce temps, Sèwa s'était rendue dans un cabinet privé pour se faire avorter. Certes, c'était un cabinet officiel, mais en plus des consultations,

opérations classiques et autres traitements en obstétrico-gynécologie, on y pratiquait des avortements.

Sèwa n'avait pas un rendez-vous spécial avec le médecin, mais elle comptait sur les liens qu'elle avait su entretenir avec lui pour espérer être écoutée et obtenir de lui un rendez-vous pour l'opération. A moins qu'il ne décide sur-le-champ de la lui faire subir.

Elle entra dans la salle d'attente. Des patientes, avant elle, étaient assises et même affalées sur des bancs. Deux ou trois femmes à la grossesse proéminente semblaient implorer le ciel pour être délivrées. Elles ne souffraient pas, mais le poids de leur grossesse les mettait à mal.

Au comptoir, une infirmière accueillit Sèwa et lui demanda de contenir son impatience dans l'un des fauteuils libres. Au bout de quelques minutes, on lui donna une fiche qu'elle remplit, en détaillant l'objet de sa visite. Et pendant que l'infirmière vint chercher l'imprimé, la jeune femme se laissa complètement envirer par le confort du fauteuil. La tension, la fatigue, l'émotion, tout finit par la faire fondre dans le sommeil. Ou plutôt, dans la rêverie. Ses pensées s'embrèrent dans le passé.

Elle se revit ce jour-là, à l'Hôtel de ville. Elle venait à peine de descendre du taxi qui l'y avait emmenée quand elle avait été accueillie, sans le vouloir, par l'ambiance festive dans laquelle baignait la mairie. Des groupes d'animation étaient en train de chanter et de battre le tam-tam. La fanfare bruissait de mille notes de clarinettes, saxophones, trombones accompagnées de roulements de tambour. Sèwa avait porté ce qu'elle avait de meilleur dans sa garde-robe, mais elle ne savait pas où mettre son sac de voyage. Le bagage au flanc, elle s'était approchée de la grande salle de fêtes et s'était faufilée dans la foule pour parvenir aux premiers rangs. Elle était arrivée à temps, car, la minute d'après, la musique, les animations avaient cessé.

Tout au bout de la salle, il y avait Daré et Aliyah, les deux fiancés prétendant au mariage, qui se tenaient debout, l'un à côté de l'autre. Devant eux, le célébrant, avec à sa gauche deux agents des services municipaux. C'était un élu, portant les responsabilités de ce genre de cérémonie. Après avoir demandé à un de ses collaborateurs de lire des extraits du code de la famille concernant l'acte de mariage, il avait rappelé à chaque partie les obligations et les devoirs de l'une envers l'autre, puis, avait demandé aux deux d'échanger leurs

vœux. Puis ce fut le moment historique : la mise à l'annulaire des alliances.

L'assistante s'était lancée alors dans des applaudissements à tout rompre. Des youyous avaient fusé de tout part et de façon spontanée. Le célébrant avait suggéré aux époux de s'embrasser. Sans attendre, les deux avaient uni leurs lèvres pendant près de quinze secondes. C'était à cette occasion que Sèwa s'était mis à crier et à applaudir à tout rompre. Des mots lui avaient alors échappé, elle avait crié « Vive les mariés ! ». Sa voix avait été si forte que l'un des témoins du marié s'était tourné vers elle. C'était Délé. Le jeune homme qui jouait le garçon d'honneur en même temps que le témoin était surpris de la voir là. C'était là le début de son aventure avec Craig Délé.

Car, au cours de la réception, Délé avait tout fait pour la retrouver. La jeune femme avait donné sa démission depuis trois bonnes années et avait rejoint le campus de Parakou où elle devrait suivre ses cours. Certes, elle mettait un point d'honneur à donner de ses nouvelles à son ancien patron, mais c'était de façon épisodique. Ils ne s'étaient jamais revus et peu à peu, l'affection que l'un avait nourrie pour l'autre avait commencé à entrer dans le domaine du fantasme,

c'est-à-dire des choses rêvées dont on n'en voit jamais la réalisation. Mais ce jour-là, Délé avait eu l'impression qu'il ne s'était jamais séparé d'elle et que ses sentiments, à son égard, n'avaient jamais faibli.

— Alors, tu n'espérais plus me revoir, n'est-ce pas ? lui avait lancé la jeune femme.

— Oui, je le reconnaissais ! avait acquiescé Délé.

Sèwa avait fait semblant d'être fâchée et s'était éloignée de lui. Mais l'homme d'affaires l'avait rattrapée.

— Tu sais, lui avait dit Sèwa en affectant un air de lassitude, Parakou est très loin d'ici et c'est depuis huit heures ce matin que je me suis mise en route, alors, j'espère qu'à ton tour, tu ne vas pas me fatiguer.

— Si j'avais su que tu serais là, je me serais transformé en hélicoptère pour te ramener sur les ailes du vent.

Cette blague inattendue avait fait sourire la jeune femme. C'était la fissure qu'il cherchait, ou plutôt, la brèche. Une brèche dans laquelle le jeune homme allait s'engouffrer. Pour vivre pleinement cet amour qui lui avait, semble-t-il, échappé quand il avait été son chef.

Cette nuit-là après la réception, les mariés comme certains de leurs proches, les témoins, les filles et les

garçons d'honneur, avaient la possibilité de passer la nuit à l'hôtel. Des chambres leur avaient été réservées et Délé qui avait projeté de rester, avait changé de décision. Surtout lorsqu'il avait vu Sèwa demander à son amie Aliyah s'il n'y avait plus de place libre à l'hôtel. Délé lui avait alors proposé de lui offrir sa chambre à lui.

— Et toi, comment ferais-tu ? lui avait demandé la jeune femme.

Délé avait haussé les épaules et avait jeté la tête ailleurs, comme pour minimiser la situation.

— Non, ce n'est pas grave, je retournerai à la maison.

— Pas question, lui avait fait l'autre. On passera la nuit dans la même chambre. Mais ça ne veut rien dire.

— C'est vrai, avait renchéri Délé, ça ne veut rien dire.

Quand Délé amena Sèwa à l'hôtel avec ses bagages, il se rendit compte que la fatigue l'avait essoré. Il se dit qu'il n'aurait plus la force de conduire. A moins de dormir ne serait-ce que pendant un quart d'heure pour se requinquer. Dieu merci, il y avait deux lits, l'un

à deux places, l'autre à une place. Sans attendre, il était allé s'affaler dans le deuxième, le nez dans l'oreiller.

— Délé, avait appelé l'étudiante, Délé !

Le jeune homme s'était retourné. Devant lui, la jeune femme nue, entièrement nue qui le regardait de ses yeux pleins d'invite.

— Dis-moi, où se trouvent les serviettes de rechange ? avait-elle demandé.

Délé n'avait pu répondre, subjugué par le nu de cette femme déjà belle en habits, mais alors époustouflante de forme et de régularité dans sa plastique.

— Je t'ai posé une question, avait-elle insisté. Où sont les serviettes de rechange ?

— Là, dans... dans l'armoire. Mais pourquoi tu te mets nue ainsi ?

— Je veux aller prendre une douche. J'ai voyagé tout au long de la journée et je me sens sale.

Sans attendre, elle s'était retournée et s'était dirigée vers la douche. Quelques minutes après, Délé avait entendu le bruit de l'eau dans la baignoire. C'était fini, il ne pouvait plus dormir. La nudité de cette femme l'avait plus que réveillé. Il s'était dressé, son corps s'était dressé en lignes nerveuses et une excitation peu commune, celle qu'il avait connue au temps de

ses premières amours avec Ibironkè, s'était emparée de lui. Hardiment, il s'était levé, avait enlevé ses habits et s'était dirigé vers la douche. Il avait su, dès lors, qu'il avait franchi le seuil de la salle d'eau, que sa vie amoureuse avait pris un autre tournant.

7

— Mademoiselle, hé, tantie !

Sèwa sursauta. Elle ouvrit les yeux et vit devant elle l'infirmière, qui la regardait d'un œil bizarre. Les autres patientes la dévisagèrent de la même façon.

— Excusez-moi, fit la jeune femme à l'adresse de l'infirmière, j'étais distraite.

— C'est votre tour ! Le docteur vous attend !

L'étudiante se leva, elle avait l'impression que ses jambes avaient doublé de volume tant elle les sentit lourdes, emprisonnées par des fourmis. Elle fit quelques pas sur le carreau, secoua ses jambes et suivit l'infirmière. Son cœur se mit à battre. C'était la première fois qu'elle voulait ainsi se faire avorter, du moins, la première fois qu'elle envisageait une telle situation.

En elle, lui revinrent les propos de Délé. Il ne voulait pas entendre parler d'enfant. Bien qu'elle comprît

la posture de cet homme, elle se demandait si, de son côté, ce choix était vraiment le sien. L'aimait-elle pour envisager de lui faire un enfant ? L'aimait-elle au point de faire de lui père à nouveau ? Ou serait-elle ce jouet dont il se contentait d'utiliser les artifices dès qu'elle était de passage à Cotonou ?

Certes, la jeune femme avait des amoureux à Parakou, des gens qui seraient prêts à mourir pour elle, mais aucun d'eux ne lui faisait autant d'effet que Délé. Elle avait l'impression qu'un monde les séparait de son ancien patron. Si celui-ci avait décidé qu'elle ne garde pas l'enfant, pourquoi alors faire le contraire ? D'un pas mesuré, elle entra dans le bureau du docteur.

Pendant ce temps, Délé était au volant de sa voiture. Le médecin avait dressé une liste de produits pharmaceutiques pour préparer et accompagner son intervention. Le jeune homme avait décidé d'aller les acheter lui-même. Mais en réalité, il voulait en profiter pour contacter Sèwa et lui demander de renoncer à l'avortement. Quoi qu'il fit, il lui était impossible de joindre la jeune femme où que ce soit. Son téléphone avait été mis hors tension. C'était maintenant clair pour lui : il n'allait pas perdre deux enfants au même moment. Dieu ne pouvait pas lui offrir une

nouvelle chance à travers cette étudiante pour qu'il la sacrifie ainsi. Non, non, non, il fallait qu'il inverse la tendance.

Elle ne lui avait pas communiqué l'adresse de la clinique ou du cabinet dans lequel elle comptait faire l'opération. Elle ne lui avait pas non plus dit si c'était le matin ou le soir. Il ne savait même pas si elle était réellement enceinte. Lui aurait-elle menti ? Sèwa ferait-elle partie de cette race de filles qui inventent des bobards à leurs amants juste pour leur soutirer de l'argent ? Encore que l'argent qu'il lui avait remis ne représentait pas grand-chose... Délé tournait et retournait la question dans tous les sens. A force, il commença à ressentir les maux de tête. Jamais, dans sa vie sentimentale, il n'avait été confronté à une situation aussi confuse, aussi difficile.

Brusquement, une idée lui traversa l'esprit. La maison de Sèwa. Mais pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? La jeune femme, en vacances, en congés, revenait chez ses parents où elle occupait toujours sa chambre à l'intérieur du bâtiment central.

Délé mit le cap sur le quartier. Gbégamey, à cette heure de la journée, bruissait de mille notes. La voiture s'engouffra dans une des nombreuses ruelles qui

couraient dans le quartier, longea les rails et s'immobilisa devant une vieille maison sommairement peinte en ocre. A peine le moteur s'éteignit-il que le jeune homme débarqua, traversa le parterre de sable de la devanture et poussa le portail en bois.

Dans la cour de la maison, il y avait Ella, la grande sœur de Sèwa, en tee-shirt et culotte courte en train d'étendre du linge sur l'un des fils à sécher qui barraient la moitié de la maison. Depuis le décès des parents, c'était elle qui jouait le rôle de la gardienne du temple.

— Salut, Ella ! fit Délé.

— Ah, bonjour, Monsieur Craig. Comment allez-vous ?

Tout le monde – les frères et sœurs Sèwa – dans la maison, connaissait Délé Craig, ancien patron de leur sœur. Toujours correct, il n'avait jamais subi l'affront, ni l'insolence d'aucun membre de la famille. D'ailleurs, depuis que Sèwa ne travaillait plus dans sa société, personne ne trouva inconvenant qu'il puisse, de temps à autre, lui rendre visite lorsqu'elle rentrait de Parakou, surtout lors des congés et vacances universitaires. Mais aujourd'hui, Délé n'avait pas l'air très serein. Cela, du moins, n'avait pas échappé à Ella.

— S'il te plaît, demanda l'homme d'affaires, Sèwa est là ?

— Non, fit aussitôt la jeune femme, elle a quitté la maison depuis le matin et n'est pas encore de retour.

— Elle n'a pas dit quand elle sera là ?

— Non !

Le visage de Délé parut se décomposer. Ella en était presque alarmée et s'enquit :

— J'espère qu'il n'y aucun problème, Monsieur.

— Non, Ella, il n'y a aucun problème.

— Vous voulez que je lui transmette un message ?

— Non, ça ira, mais dis-lui que je veux absolument la voir.

La jeune femme l'accompagna jusqu'au portail. Délé s'installa au volant et, sans attendre, démarra. Quelques secondes et il avait tourné le coin du premier carrefour. Ella resta là, à la fois stupéfaite et interrogative.

Après avoir effectué les courses à la pharmacie et déposé au médecin les produits demandés, Délé rentra à la maison. Il voulait prendre le nécessaire pour aller assister son épouse à l'hôpital. Des heures

difficiles l'attendaient et il avait besoin de s'équiper pour être à la hauteur de ce qui s'annonçait.

A la maison, il vit Bouse qui s'empressa à en endroit. Mais à peine fit-il attention à elle. La seule chose qui le préoccupait à ce moment précis dans la maison, c'était de savoir si sa fille Segiola était bien à l'aise, si on s'occupait d'elle. Bouse lui répondit qu'elle venait de prendre son bain et qu'elle dormait.

— Puis-je vous apprêter votre repas ? demanda-t-elle.

Délé voulut répondre quand soudain, son téléphone portable retentit. Il plongea aussitôt la main dans sa poche et le sortit. Sur l'écran de l'appareil, s'affichait le nom de Sèwa.

— Allô! décrocha-t-il.

Il prit une grande et longue inspiration et enchaîna :

— J'essayais de te joindre depuis un bon moment. Qu'est-ce qui s'est passé? Tu es à la maison en ce moment ?... S'il te plaît, attends-moi à la devanture, je viens te chercher tout de suite.

*

Le restaurant n'était pas plein à craquer, mais plus des trois quarts des tables étaient occupés et les gens continuaient d'arriver. C'était un lieu où les jeunes cadres des banques et les fonctionnaires de l'administration publique se retrouvaient les midis pour déjeuner et papoter.

Assis en face l'un et l'autre, Délé et Sèwa avaient commandé des plats africains et attendaient le serveur. Le jeune homme avait demandé aussi du vin, du bordeaux qui leur fut servi. Mais quoique les deux verres fussent remplis, personne ne songea à les entamer. Délé n'était pas dans son assiette. Il voulait savoir si elle s'était fait opérer. Malgré les questions qui tournaient autour du sujet, Sèwa n'était pas pressée de lui répondre. Elle avait l'air d'entretenir du mystère autour.

— Sèwa, je t'en prie, repartit Délé encore une fois, qu'est-ce qui s'est passé ? Dis-moi si oui ou non, tu l'as fait.

La jeune femme soupira, prit le verre de vin et en but une gorgée. Elle prenait tout son temps pour lui répondre. Au bout du suspense, elle se mit à raconter :

« Lorsque je suis entrée dans son bureau, le médecin m'avait accueilli avec un grand sourire et m'avait demandé de me mettre à l'aise en face de lui. Je le connais, cet homme, puisqu'il avait fait la faculté avec un de mes oncles qui, lui, était parti faire sa spécialité en pédiatrie. Après les salutations d'usage, je lui expliquai ce que je voulais obtenir de lui. Nous avions à peine commencé à en discuter que la porte du bureau a été violemment ouverte. Une grosse dame, habillée de boubou, les yeux rouges de colère, se précipita vers le docteur. Les infirmières, derrière, tentaient de la retenir.

— « Maudit assassin, fulmina-t-il, tu as tué ma fille !

— Votre fille ? s'écria le médecin.

— Vous avez tué ma fille sous prétexte de vouloir la faire avorter. Je vais vous tuer aujourd'hui ! ».

Timides au début, les deux infirmières finirent par la retenir, l'empêchant d'agresser le médecin. Et tandis que la dame se lançait dans une longue explication de ce qu'elle prétendait être le « crime », je me levai et discrètement, sortis du bureau. Tu ne peux pas savoir, Délé, ce que cette scène avait provoqué en moi. Mon envie de sauter cette grossesse a disparu »...

Sèwa se tut, regarda son interlocuteur en face. Délé avait brusquement quitté cet air lourd et constipé qu'il arboraït depuis que les deux étaient entrés dans le restaurant. Il paraissait soulagé. La jeune femme avait du mal à comprendre sa réaction. Hier, il ne voulait pas entendre parler de grossesse, aujourd'hui, il semblait plutôt se réjouir qu'elle n'ait pas avorté. Mais Sèwa tenait à préciser les choses.

— Oui !... Je suis désolée, j'ai eu peur, je ne peux plus prendre le risque de cet avortement. Demain, peut-être que l'envie me reprendrait.

— Je prie que cette envie s'estompe à jamais, lança le jeune homme d'affaires.

— Qu'est-ce que tu dis, Délé ?

Il prit à son tour sa coupe, la vida d'un trait et se resservit de nouveau.

— Je veux que tu gardes cette grossesse parce que j'ai changé d'avis.

— Tu as changé d'avis, comme ça, du jour au lendemain ? Et par quelle magie ? Hier, tu me disais que tu étais un homme marié et que tu ne savais pas comment Ibi allait réagir à la grossesse. Maintenant tu veux avoir ton bébé. Qu'est-ce qui a changé entre-temps ?

Délé parut embarrassé, mais comme un élève ayant appris sa leçon, il prit la main de son interlocutrice, puis avec un grand sourire, lui souffla :

— J'ai réfléchi, longuement réfléchi toute la nuit, ma chérie. Et je me suis rendu compte que je t'aime vraiment et qu'il ne servirait à rien de gâcher cette belle relation par un avortement. Non, Sèwa, je tiens à toi et je ne veux pas que le fruit de nos amours soit sacrifié sur l'autel de mon égoïsme.

La jeune étudiante parut désarmée. Elle ne s'attendait pas à cette volte-face. Elle avait intégré depuis hier cette décision, évacué toute possibilité d'une grossesse qui arriverait à terme. Maintenant, les choses allaient devoir prendre une nouvelle tournure. Elle émit un long soupir, puis expliqua :

— J'ai peur de toi, Délé, j'ai peur de ce qui va se passer. Comment puis-je vivre sous le même toit avec la maman de Segi ? Que diront les gens ? Qu'une famille m'a offert à boire et que j'en ai profité pour arracher la main qui m'a donné cette eau ?

— Tu ne vas pas vivre avec nous à la maison, Sèwa. J'ai un appartement dans lequel je vais t'installer.

— Et quel statut j'aurai en ce moment-là ?

— Tu vas me faire un enfant, tu vas habiter mon appart, si tu n'es pas mon épouse, tu seras alors quoi pour moi ? Non, chérie, on a beau dire qu'un homme ne peut aimer deux femmes à la fois, je ne peux me passer ni de toi, ni de mon épouse.

Elle ne répondit pas. Son regard erra un moment sur les autres tables comme si elle avait le sentiment que les gens suivaient leur conversation, mais ce n'était qu'une simple impression. Lentement, elle revint vers son interlocuteur.

— Tu veux que je devienne ta femme, dis-tu ? Tu es vraiment sérieux ?

— Je suis on ne peut plus sérieux, fit le jeune homme.

— Et si ton épouse t'intentait un procès pour polygamie ?

— Elle ne pourrait pas d'autant que ce ne sera pas un acte de mariage devant le maire. Tu sais, la polygamie n'est pas interdite chez nous, elle est tolérée.

— Non, Délé, je refuse de me prêter à ce jeu-là.

— S'il te plaît, ma chérie, accepte, accepte et tu ferais de moi l'époux idéal !

— Je ne peux pas.

Les plats commandés étaient maintenant là. Le serveur les déposa devant chacun. Délé ne put s'empêcher d'aspirer l'odeur appétissante de la sauce légume qui reposait dans son plat. Le garçon se pencha sur eux, leur demanda s'il y avait autre chose à leur apporter, puis, devant leurs remerciements, s'inclina en leur souhaitant bon appétit.

— Tu as dit « je ne peux pas », redémarra Délé, à quoi s'applique cette phrase ? Tu ne peux pas garder la grossesse ou bien tu ne peux pas devenir mon épouse ?

— Je ne peux pas t'épouser.

— Ah !

— Par contre, je veux avoir le bébé.

Une plage de silence s'imposa entre eux. Délé baissa la tête, prit le couvert, la fourchette et piqua le morceau de viande qui se trouvait dans la sauce.

— D'accord, je comprends ! fit-il en lui servant un petit sourire.

— Très bien, admit la jeune femme, mais nous allons faire les choses à ma manière. Je veux dire, pour ce qui est de la grossesse, tu m'accorderas tout le soutien nécessaire. Compris ?

— Compris, Madame.

*

Aussitôt après ce dîner, Délé se rendit chez sa mère, à Akpakpa, de l'autre côté du lac Nokoué. Mamie habitait aux abords du grand caniveau qui divisait le quartier Sègbèya, dans une rue très courue. La maison, une vieille villa que feu son mari lui avait léguée, avait une terrasse carrelée, souvent balayée par la brise venue du lac.

Assise dans son fauteuil, les oreilles accrochées à son transistor, Mamie suivait les actualités du midi, les pieds posés sur une sellette. C'était sa façon à elle de se relaxer sur la terrasse de sa maison.

En bonne belle-mère, elle avait assisté sa bru au moment où celle-ci avait fait son bébé. Généralement, dans la tradition, c'est la mère ou la tante qui vient à la maison pour aider sa fille ou sa nièce à baigner le bébé. Mais en l'absence des parents d'Ibironkè, c'était Mamie qui avait accompli ce rite. Depuis la maternité jusqu'aux trois premiers mois du bébé, elle était restée à son chevet en compagnie de Laraba, sa propre petite bonne. Depuis, la vieille s'était retirée chez elle, n'ayant des nouvelles de sa petite-fille que par l'intermédiaire de Délé.

Soudain, Mamie sursauta. Des klaxons de voiture venaient de l'arracher à son transistor. Laraba sortit de l'arrière-cour, se dépêcha d'aller ouvrir le portail. Quelques instants après, Délé entraît dans la maison et immobilisait sa voiture au milieu de cour. Mamie se leva et alla à la rencontre de son fils. Celui-ci s'inclina devant elle.

— Bonjour, Bamidélé, l'accueillit la vieille femme, comment se portent Ibironkè et ma Segiola ?

— Elles se portent très bien, maman! lui répondit Délé.

— Tu ne m'as même pas appelée pour me dire que tu venais.

— Maman ! Ai-je besoin de te prévenir avant de te rendre visite ?

— Non, mais je t'aurais au moins préparé quelque chose à manger.

— Je ne peux même pas manger maintenant. Je suis venu discuter de quelque chose de très important avec toi.

Mamie indiqua spontanément à son fils le chemin de la terrasse. Les deux s'assirent et la vieille femme éteignit le poste de radio qui continuait à diffuser des informations en langue nationale. Mais Laraba,

entre-temps, avait apporté de l'eau à l'enfant prodige. Délé se servit, but une longue gorgée avant de commencer.

— Maman, fit-il, Ibi, mon épouse, est admise à l'hôpital.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle était enceinte.

— Etait ? Ça veut dire quoi ?

Le jeune homme s'accouda au fauteuil, puis fixant sa mère, lui expliqua par le menu la situation. Au terme de son exposé, la vieille femme parut désarçonnée.

— Ça veut dire, déduisit-elle, que Segiola sera mon unique petite-fille.

— Non, Mamie !

— Comment ça ? A moins que je n'aie rien compris de ce que tu m'as dit.

— Tu as parfaitement compris, maman ; mais c'est moi qui n'ai pas ajouté ceci : il y a une autre fille qui est enceinte de moi.

— Quoi ?

— Et je lui ai dit de garder le bébé !

Mamie soupira. Elle était partagée. Elle eût voulu tancer son fils, lui dire que ce n'était pas sérieux de commettre un tel acte alors qu'il avait pris un enga-

gement avec son épouse, elle eût aimé lui faire les remontrances classiques, mais elle s'en garda bien : ce qui est fait est fait, se consola-t-elle, et après tout, elle avait bien besoin que son fils donnât naissance à d'autres enfants. Elle avait toujours rêvé d'avoir sa cour pleine des cris de ses petits-enfants !

8

L e lendemain, dans un quartier populaire de la ville.

Le taxi évita un zem qui venait en sens inverse, côtoya une énorme flaue d'eau parsemée de déchets, puis monta deux dunettes avant de s'immobiliser, vingt mètres plus loin, devant une maison de trois étages. Celle-ci était construite selon une architecture-design avec des tourelles dans chaque angle comme un château du pays otamari, les tatas somba.

Alex descendit du véhicule et jeta un regard plein de gaîté sur la maison avant de se tourner vers le chauffeur.

— Attendez-moi, je vais chercher des gens pour m'aider à transporter les bagages.

Effectivement, le jeune homme avait des effets dans le coffre arrière de la voiture. Le chauffeur descendit, contourna par la gauche et ouvrit la malle en

question. Presque aussitôt, le gardien, alerté par le nouveau venu, sortit de la maison. C'était un vieil homme à la barbe poudreuse, torse nu, un tricot posé sur les épaules. Il le regarda de bas en haut, puis, soudain, s'écria :

— Alex ! C'est bien toi ?
— Baba Kébé, c'est bien moi, cria le nouveau venu, c'est bien Alex !

— Ce n'est pas vrai, tu as vraiment changé !

Les deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Le gardien était dans cette maison depuis bien longtemps et, avec les ans, il était devenu un membre à part entière de la famille. Et c'était normal de le voir stupéfait par la transformation d'Alex, parti en Europe avec la fougue de la jeunesse et qui revenait sous les traits d'un homme mûr.

— Comment s'est passé ton séjour à l'étranger ? lui demanda Baba Kébé.

— Très bien, Baba Kébé !

— Cela se voit dans ton apparence !

— Merci, Baba ! J'espère que tout va bien ici ?

— Tu arrives juste au meilleur moment.

— Est-ce que ma sœur est là ?

— Oui, tu l'as prévenue de ton arrivée ?

— Non, je veux la surprendre.

Soudain, le chauffeur de taxi appuya trois fois sur le klaxon pour manifester son impatience et inviter le jeune homme à aller retirer ses bagages. Alex s'excusa et demanda au vieux gardien de lui donner un coup de main.

Quelques minutes plus tard, le nouveau venu était à l'intérieur de la maison, dans le séjour du grand bâtiment qui surplombait le quartier. La dernière fois qu'il partait, le jeune homme avait jugé cet intérieur trop bourgeois, maintenant, il avait l'impression que tout s'était détérioré. Seuls étaient restés les bibelots, les sculptures et les tableaux de grands artistes qui décoraient meubles et murs.

Une jeune femme en tablier sortit de la cuisine toute proche et vint vers lui avec un verre d'eau dans un plateau.

— Bonjour, monsieur, voici un verre d'eau pour vous.

— Merci, Mademoiselle, lui répondit Alex, ce sera pour plus tard. Comment t'appelles-tu ?

— Maria !

— La maîtresse de maison est là ?

— Oui, monsieur, elle est à l'étage.

- Pourrais-tu lui dire qu'il y a un étranger qui l'attend en bas ?
- Avec plaisir, Monsieur.

Ibironkè était toute seule dans la chambre de la clinique. Etendue, l'air épuisée, le bras raide, relié à un bocal suspendu au-dessus de la cage d'une moustiquaire. Elle venait de la salle de réanimation après l'opération pour laquelle elle avait été hospitalisée durant trois jours. Une opération qui avait duré une heure et dont elle était sortie apaisée.

Certes, son mari lui avait souligné, en présence du médecin, les conséquences qu'un tel acte allait entraîner sur elle et sur leur avenir commun. Mais en philosophe, la jeune femme avait accepté la situation avec beaucoup de maturité. De toute façon, elle n'avait guère le choix.

Délé ouvrit lentement la porte de la chambre et s'y glissa. Ibironkè lui adressa un sourire de circonstance dès qu'il s'approcha d'elle et lui prit la main.

- Comment vas-tu, mon amour ?
- Ça va, Délé, dit-elle, je crois que ça ira.

— Le médecin m'a dit que très bientôt, tu te porteras beaucoup mieux.

— Espérons-le.

Justement, le médecin entrait dans la chambre. Derrière lui et presque sur ses talons, il y avait Kikè, la grande sœur, la confidente de toujours. Le docteur se pencha sur la malade, vérifia le perfuseur, s'assura que l'écoulement du sérum était régulier, puis chercha les yeux de la jeune femme.

— Ça va, ma chérie ? lui demanda-t-il.

La malade hocha la tête et se retourna, cherchant une position plus confortable. Elle se coucha sur le ventre.

— Alors, intervint Kikè, est-ce qu'elle va rentrer avec nous aujourd'hui ?

— Non, réagit le docteur.

— Pourquoi ?

— Elle va encore passer deux jours ici.

— Deux jours ? s'indigna presque Délé. Pourtant, il me semble qu'elle est sortie d'affaire.

Le docteur sourit et se tourna vers le mari.

— Même si apparemment elle se porte bien, nous devons la mettre en observation pendant quarante-huit heures avant de nous assurer qu'elle est en forme.

Mais une chose, monsieur Craig, j'ai besoin de vous voir seul.

— Moi, docteur ?

Le gynécologue sentit une pointe d'inquiétude dans la réponse de l'homme d'affaires. Il sourit et, en lui tapotant l'épaule, lui dit :

— Non, monsieur Craig, il n'y a rien d'alarmant. J'ai seulement besoin de discuter avec vous.

Délé ne se fit pas prier. Tandis que le médecin l'entraînait au-dehors, Kikè prit une chaise, l'approcha du chevet de sa sœur et s'assit.

Quelques minutes après, les deux hommes se retrouvèrent dans le bureau du praticien. Quoi que fit le gynécologue pour mettre Délé à l'aise, le jeune homme se sentit presque en sursis comme si la nouvelle que son interlocuteur allait lui annoncer allait affecter son moral. Ce fut d'ailleurs lui qui se risqua le premier :

— Merci docteur pour la réussite de l'opération. Je ne sais comment vous l'exprimer.

— Rendons grâce à Dieu, renchérit le médecin, car c'est Lui et Lui Seul qui guérit. Cependant, il y a quelque chose de très important que je dois vous dire.

— Je vous écoute.

— Comme vous le savez, nous avons opéré votre épouse. Etant donné les risques qu'une deuxième grossesse extra-utérine survienne, j'ai été obligé de procéder à l'ablation de l'utérus.

— Quoi ?

— Votre épouse a été césarisée à deux reprises et elle ne doit absolument pas s'exposer à ce risque une troisième fois.

Cette dernière déclaration fit sursauter Délé qui, s'appuyant sur le rebord du bureau, s'approcha de lui :

— Je ne me retrouve pas, docteur, mon épouse a été césarisée une seule fois et c'était lors de l'accouchement de Segiola.

— Moi aussi, j'étais persuadé qu'elle a été opérée une seule fois par la césarienne. Mais les séquelles ont montré qu'elle a subi deux fois cette intervention.

— Ce n'est pas possible, Docteur! Segiola est notre unique enfant.

— C'est sûr et certain que Segi est votre enfant commun, mais je n'ai aucun doute qu'elle a été césarisée deux fois. Si vous voulez en savoir davantage, il n'existe qu'un seul moyen.

— Lequel ?

— Le dialogue. Faut discuter avec votre épouse !

9

La dame était belle, vraiment belle. Malgré ses quarante-six ans, elle déployait son corps dans un boubou arabe d'une élégante coupe, avec des broderies de fantaisie. D'un pas régulier et presque dansant, elle dévala les marches de l'escalier qui descendait vers le grand séjour du bas. Alex n'avait pas fini d'admirer les tableaux qui se succédaient au mur. Les mains dans le dos, il était concentré sur une toile figurative dont il essayait de décrypter le sens.

La dame, en approchant, clignait des yeux, tout en se demandant si sa vision était trouble ou si celui qu'elle voyait était un sosie de celui auquel elle pensait. Soudain, Alex entendit ses pas et se retourna. La dame s'écria aussitôt :

— Alex !

Le jeune homme lui sourit, puis, s'approcha d'elle.

— Mariam !

Mais la dame ne manifesta pas de la joie, l'explosion à laquelle on aurait pu s'attendre. Malgré sa surprise, elle finit de descendre les marches et darda sur son frère son regard brûlant. Celui-ci encaissa le coup, mais n'avait pas quitté cet air presque guilleret qu'il promenait sur son visage. Alex s'inclina du genou devant elle tandis que la dame ouvrait ses bras. Les deux s'étreignirent sans aucune effusion.

— Comment ça se fait que tu sois venu sans prévenir personne ? lui reprocha Mariam dès que les embrassades furent achevées.

— Je voulais te faire une surprise, grande sœur, répondit le jeune homme.

— Une surprise ?

— Et apparemment, ça n'a pas l'air de te réjouir.

La dame émit un long soupir et lui indiqua un siège non loin d'elle. Elle-même se cassa en deux dans un fauteuil rembourré situé à deux pas.

— Que veux-tu qu'on te serve ?

— Rien, ma sœur, Maria, la servante m'a proposé tout à l'heure un verre d'eau, je l'ai remerciée de sa prévenance.

Un silence plana dans la pièce. La dame vit les bagages du nouveau venu empilés les uns sur les autres dans un coin du séjour. Elle appela Mariam et Baba Kébé et leur demanda de les récupérer afin de les installer dans une des nombreuses chambres de la maison.

— Sœur, on dirait que tu n'es pas contente de me voir, fit Alex au bout de quelques minutes de silence.

— Qu'est-ce que tu espères que je fasse ? réagit Mariam, organiser une fête ?

— Pas du tout, mais en tant que grande sœur, tu...

Le jeune homme n'eut pas le temps de finir sa phrase, la dame se jeta presque sur lui.

— Ecoute Alex, pour moi tu es comme un inconnu. Tu es parti depuis bientôt dix ans sans aucune nouvelle et tu veux qu'on t'accueille à bras ouverts comme si de rien n'était ?

— Je t'ai écrit plusieurs fois, ma sœur.

— Je n'ai rien reçu de toi.

— Je ne vois pas pourquoi je te mentirais : je t'ai envoyé au moins une dizaine de lettres ainsi qu'à ton mari.

— Même si je les avais reçues, je te jure que je n'aurais jamais jeté un œil là-dessus.

Alex n'était pas désarçonné ; il savait que sa sœur était entière, sévère et profondément teigneuse, mais il était loin d'imaginer qu'elle se comporte de façon aussi cassante. Mais ce n'était que le début de ses attaques. La dame avait des yeux de feu, elle embraya de nouveau :

— Tu dois savoir pourquoi je suis comme ça. Tu nous as déçus dans cette maison. Tu as trahi la confiance que nous avons placée en toi et tu nous as déshonorés devant les parents de mon mari.

Alex se leva aussitôt de son fauteuil et, lentement, fit flétrir ses genoux en lui faisant face.

— Je suis vraiment désolé de ce qui s'est passé, fit-il. J'étais désespéré au moment où je devrais partir. J'avais obtenu un visa depuis plus de deux mois et personne n'était prêt à m'aider. Alors, avant la date d'expiration du visa, j'avais été obligé de faire ce coup.

— Un coup ? s'énerva Mariam, un grand vol, oui ! Comment peux-tu voler le mari de ta propre sœur ? Comment peux-tu trafiquer ses cartes de crédit pour vider son compte ?

— Tu as parfaitement raison de t'énerver contre moi, ma sœur, mais je n'avais pas le choix !

— Le plus insupportable, c'est qu'à la mort de ta victime, tu n'as même pas daigné me contacter pour t'excuser et me présenter tes condoléances. De quoi ton cœur est-il fait ?

— Je ne pouvais pas t'appeler sur le coup, ma sœur car, à ce moment-là, j'avais de grosses difficultés.

— Quelles difficultés ? s'enragea la dame en se saisissant de ses accoudoirs comme pour contenir son courroux.

— J'étais... je purgeais une peine de prison.

Mariam fut brusquement scotchée dans son fauteuil. La phrase qu'elle s'apprêtait à lui lancer se coinça dans sa gorge.

— Tu... tu as été en prison ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Oui, grande sœur, soupira Alex.

— Comment se fait-il que personne n'ait été au courant ?

— Ce n'était pas quelque chose dont j'étais fier. Je n'en ai parlé à personne.

— Et pourquoi on t'a mis en prison ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je te l'expliquerai plus tard, mais sache que je n'ai rien fait là-bas qui puisse porter ombrage et dés-honneur à la famille. Rendrons grâce à Dieu que cette page soit à présent tournée.

Mariam se leva et, le prenant par la main, l'obligea à se lever à son tour et à regagner son fauteuil. Le visage de la grande sœur parut maintenant plus serein.

— Après ma libération, après que j'ai été innocenté, j'ai travaillé dur, grande sœur, j'ai travaillé comme un forcené. Et aujourd'hui, je suis revenu au pays avec une petite fortune.

— Une petite fortune ?

— Grande sœur, ton jeune frère est riche !

— Ah bon ?

— Et je compte investir cet argent ici.

Mariam n'était pas convaincue de ce que lui disait son frère. Elle le regarda avec des yeux sceptiques et haussa les épaules.

*

Prison civile de Cotonou.

La route qui menait à l'établissement pénitencier le plus vieux du Bénin était sévèrement défoncée.

Du goudron à l'entrée, il n'y avait qu'une rue de cinq cents mètres, mais le tronçon était en terre molle, raviné par les eaux de pluie et les fréquents passages de camions gros porteurs qui se rendaient tout près, dans un garage riverain.

Bosun dut jouer avec tous ces obstacles tant sa voiture, une japonaise d'occasion récemment achetée au port, était basse et presque à ras du sol. Le véhicule bascula alors à gauche où la chaussée paraissait plus régulière avant d'arriver devant le pénitencier. Moins d'une minute lui suffit pour se garer. Il sortit de la voiture avec son attaché-case, se rendit tout droit à la guérite et se fit annoncer.

— Je suis Bosun, avocat à la cour, se présenta-t-il, j'ai un rendez-vous avec Alero, ma cliente.

Quelques instants plus tard, après mille et une formalités, l'homme fut introduit dans un couloir débouchant sur une pièce communiquant avec une cellule où avaient été entassés des prisonniers de tout poil. C'était le parloir. Bosun entra dans cet espace, précédé d'un policier armé. Deux chaises étaient calées de part et d'autre d'une haie de protection en acier, une pour le gardien affecté aux visiteurs et l'autre

pour celui des prisonniers. Bosun s'assit, sortit de son attaché-case un document et attendit sa cliente.

Bientôt, Alero arriva. Un policier était derrière elle, il poussa la porte et la fit entrer. Lentement, la jeune femme avança jusqu'à la chaise et s'assit. Les deux gardiens se tenaient à distance de l'avocat et de la détenue.

— Bonjour, Alero, commença l'avocat, je suis Bosun. Je viens de la part de votre amie.

— Je sais, répondit Alero, vous voulez parler de Jumai ?

L'avocat acquiesça de la tête et lui demanda :

— Tout va bien ?

— Non, fit catégoriquement la prisonnière.

Bosun, sans aucun commentaire, poursuivit :

— Votre amie m'a demandé de vous présenter ses excuses. Depuis que vous êtes ici, elle n'a pas pu venir vous rendre visite.

— Dites-lui que je la comprends.

Alero était amère. Elle n'avait pas quitté cet air depuis qu'elle avait été enfermée dans ce trou.

Qu'il te souvienne, ami lecteur : dans le premier épisode, cette jeune femme, à l'occasion d'un voyage à l'aéroport de Cotonou, avait été arrêtée en flagrant

délit pour trafic de stupéfiants. En compagnie de son amie Jumai, elle avait alors accusé Délé d'avoir été le commanditaire de ce trafic. Le jeune homme d'affaires avait été appréhendé à son tour, puis jeté en prison. Il avait fallu la persuasion de son avocat, les démarches laborieuses de ses connaissances pour qu'il fût innocenté et relâché. La coupable était alors revenue sur ses propos, affirmant qu'elle avait voulu mettre en difficulté Délé pour lui avoir refusé un prêt de quelques millions. Jumai, certes, n'avait pas été inquiétée. Même si elles étaient ensemble lors du constat de flagrant délit, aucune charge n'avait été retenue contre elle.

Trois ans plus tard, Alero avait accusé un coup de vieux. Le crâne rasé, privée de produits de beauté, minée par les soucis, amaigrie, elle n'avait que ses boucles d'oreille pour indiquer sa féminité. Longuement, elle fixa de ses yeux ternes l'avocat et lui dit :

— Pourquoi Jumai vous a-t-il envoyé ? Je suis tranquille dans mon coin et elle vous envoie m'embêter !

— Madame, je sais que vous lui en voulez, répliqua le jeune avocat, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Elle veut que j'assume votre défense dans cette affaire.

— Je n'ai pas besoin de son aide. Je me débrouille déjà assez bien pour obtenir ma libération.

— Comment ?

— Ecoutez, si elle veut vraiment m'aider, dites-lui de me trouver sept millions de francs.

— Sept millions ? Pour quoi faire ?

— Il y a des gens qu'il faut intéresser à mon sort. Vous voyez, ça fait trois ans que je pourris dans ce merdier. Volontairement, j'ai été oubliée, on ne m'a pas jugée. Alors, pour accélérer la procédure, j'ai besoin qu'on irrigue certains rouages qui paraissent rouillés.

— Je sais ce dont vous parlez, Madame, mais où pensez-vous que votre amie puisse trouver une telle somme d'argent ?

— Vous avez dit, si je comprends bien, qu'elle veut m'aider ? Elle n'a qu'à se débrouiller pour me trouver cet argent.

— Je vais lui transmettre votre commission. Mais il n'y a pas que l'argent qui permette de se tirer d'affaire.

— Exact, Maître, je n'ai aucun espoir de remporter le procès, mais j'espère juste bénéficier d'un sursis.

10

Enfermé dans son bureau, Délé vivait dans sa tête un réel drame. Il se demandait ce qui a bien pu se passer, comment se faisait-il que sa femme ait subi une césarienne sans qu'il ne soit informé, comment avait-elle vécu cette situation sans qu'à aucun moment, elle ne le lui ait confessé. Pourquoi les choses, avec elles, paraissaient-elles toujours aussi compliquées ? Quelques jours auparavant, il remerciait le ciel d'avoir enfin retrouvé le sommeil et la paix du cœur avec elle et leur fille. Il pensait que les problèmes et les disputes inutiles, celles qui avaient toujours empoisonné leur couple, appartenaient au passé. Mais là, avec la révélation du médecin, une grande partie de ses démons intérieurs avait ressurgi.

Que faire ? Lui parler ? Et si elle niait, enfin, si elle réfutait la chose ? De quelles armes disposait-il lui-même pour débusquer et connaître la vérité ?

Il avait beau aller et venir dans le bureau, il avait beau s'asseoir, se lever, aucune posture ne lui paraissait commode pour réfléchir à son infortune. A la fin, il se jeta dans le canapé du mini-salon. Peu à peu, des images du passé tressèrent un film continu sous ses yeux.

Il se revit dans leur maison, quelques mois après leur mariage. Il était sorti plus tôt et avait envie de se reposer. Il y avait eu des négociants ivoiriens avec lesquels il avait déjeuné et avait rejoint le bercail le temps de dormir et de retrouver la forme.

L'atmosphère, dans la maison, ce jour-là, lui semblait particulière. En entrant, il avait senti la présence d'une personne qui lui était familière, mais il ne savait pas qui. Ce qui l'avait frappé, c'était un sentiment d'in-sécurité, comme si la personne diffusait dans chaque pièce, chaque centimètre carré, des ondes négatives. A peine avait-il ouvert la porte du séjour qu'il avait découvert Mansour. Il l'avait reconnu de dos, avec sa silhouette fluette, sa tête oblongue servie par une tonsure nue. Mansour était drapé dans un *agbada* trop grand pour lui.

Ibironkè était devant lui, debout, presque intimidee. Les deux ne l'avaient pas tout de suite vu, et

lui, avait pu capter les deux dernières phrases qu'ils s'étaient échangées.

— Je veux te voir, avait dit Mansour.

— Tu veux me voir, avait riposté Ibironkè, et tu violes ainsi mon intimité. Tu viens jusqu'à mon domicile conjugal. D'ailleurs, je t'ai déjà dit que je ne veux plus rien à avoir avec toi.

C'était au même moment que Délé avait manifesté sa présence dans le séjour en toussotant. Puis, en toute décontraction, il s'était approché de Mansour, à la fois surpris et gêné.

— Mais que fais-tu ici, toi ?

Le bonhomme était loin de s'imaginer que Délé pouvait être là ; il avait, semble-t-il, calculé son affaire, persuadé que le jeune homme ne serait pas là avant le soir. Mais gardant un certain aplomb, il avait marmonné :

— Je suis venu la voir, avait-il fait, j'ai une affaire à discuter avec elle.

— Quel genre d'affaire ? avait aussitôt fait Délé à l'endroit de sa femme.

— De toutes les façons, j'en avais fini avec lui, avait répondu la jeune femme ; il n'a plus rien à faire ici.

— Je regrette, s'était entêté Mansour, on n'en a pas encore fini.

Ibironkè avait longuement soupiré, puis s'était approchée de son mari dont elle avait saisi le poignet et l'avait entraîné vers le canapé. Délé était stupéfié par ce qui se passait.

— On n'en a pas fini, as-tu dit ? avait relevé Ibironkè, alors, dis ce que tu veux. Si tu tiens vraiment à ça, alors, explique-moi ça devant mon fiancé.

Mansour n'était plus en mesure de parler. Il était comme scotché par la présence de Délé en même temps que par l'allant pris par la jeune femme. Celle-ci avait alors pris la main de son fiancé et expliqué.

— Délé, cet homme me fait chanter depuis qu'il avait appris que j'allais me marier à toi.

Délé avait tressailli, mais s'était efforcé de ne pas le laisser paraître.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il dit savoir des choses sur mon passé et l'utilise pour tenter de m'arracher des faveurs...

— Attends, attends, avait relevé aussitôt Délé, c'est pour cette raison que tu ne voulais pas que je l'embauche comme chauffeur ?

— Oui, il m'accuse d'être responsable de la perte de son emploi et a commencé à me faire des demandes outrageantes. Et tout le temps, j'ai utilisé mon salaire pour le faire taire. Mais, la veille de notre mariage, il était venu avec une demande bizarre.

— Quelle demande ?

— Il a demandé à coucher avec moi.

Délé avait brusquement fermé les yeux comme s'il revivait un cauchemar, puis avait lancé :

— C'est donc Mansour, l'homme avec qui je t'avais vue au lit cette nuit-là ?

— Oui, mais ce soir-là, rien ne s'était passé entre nous. Il est ici en ce moment, debout devant nous, tu peux le lui demander.

Pris de court, Mansour ne pouvait plus réagir. Il était resté là, à regarder le couple, les yeux brusquement rougis par la colère, les lèvres tordues par l'envie d'en découdre avec la jeune femme. Mais il ne s'était pas senti d'aplomb pour provoquer un tel grabuge. Aussitôt, il avait décalé d'un pas et s'était dirigé vers la porte de sortie. Ibironkè, galvanisée, lui avait envoyé une pique :

— Ne me dis pas que tu t'en vas, mon cher. Tu ne tiens pas à dire ce que tu sais de moi à mon mari ?

L'homme s'était retourné et lui avait jeté des œillades brûlantes.

— Mansour, avait prévenu Délé, c'est la dernière fois que je te vois ennuyer mon épouse. A la prochaine tentative, je te jure que tu le regretteras tout le reste de ta vie.

Mansour n'avait pas répondu et avait ouvert la porte ; ses pas s'étaient faits grinçants sur le carreau de la terrasse, puis s'étaient évanouis dans le lointain.

Après son départ, un silence pesant avait assombri l'atmosphère. Mais au bout d'un moment, Délé s'était levé, puis, d'un ton aussi direct que sec, s'était tourné vers son épouse.

— Maintenant, je veux savoir, je veux savoir ce qu'il sait et qui t'empêche d'être franche avec moi. Qu'est-ce que tu as fait de si mauvais dans le passé et dont tu as si honte ?

Ibironkè avait avalé sa salive et poussé un profond soupir. Les yeux fermés, elle était restée engoncée dans son fauteuil, puis, au bout d'une minute, avait cherché le regard fuyant de son mari. Puis, elle s'était mise à raconter :

« Peu après que tu m'avais quittée pour retourner en Amérique, j'ai fait la connaissance d'un mec sympa

et bienveillant. Il était si amoureux de moi qu'il m'avait demandé de l'épouser. Certes, il était marié mais il était prêt à se séparer de sa femme pour se mettre avec moi. Je l'aimais également. J'avais même accepté de devenir sa deuxième épouse et j'avais commencé à pratiquer sa religion. Il m'avait acheté un nouvel appartement, une nouvelle voiture et subvenait à tous mes besoins. Mais il était décédé de manière soudaine ! ».

« Il avait un chauffeur, c'était Mansour. Celui-ci, la plupart du temps, connaissait ses petits secrets. C'était d'ailleurs lui qui accomplissait toutes les courses qu'il devrait effectuer pour moi. Mais cet homme d'affaires, c'est ton oncle Idriss. Oui, ton oncle décédé. Je ne pouvais pas savoir que vous étiez parentés quand j'avais fait sa connaissance. Tu étais en ce moment-là sorti de ma vie et je ne savais pas qu'un jour on allait se revoir. Puis, tu étais revenu. Quand j'ai su finalement qu'il était ton oncle, c'était trop tard. Je ne pouvais plus revenir en arrière ».

*

Délé ouvrit les yeux et se redressa lentement. Il lui semblait que sa tête chauffait, que ses oreilles retentis-

saient de bruits divers. Il se leva brusquement, alla à la salle de bains et fit couler de l'eau sur ses cheveux.

Le jet le mouilla jusqu'à hauteur du cou, il prit une serviette et s'essuya. En revenant au bureau, il eut le sentiment que les maux de tête s'étaient estompés. Mais ce n'était pas le moment de lâcher prise.

Il prit sur le guéridon de son mini-salon son mobile, composa un numéro et attendit. Quelques secondes après, son correspondant lui fit écho. Il répondit.

— Allô, M. Badmus, vous vous souvenez de Mansour ? Il a été employé dans cette entreprise comme chauffeur particulier de mon oncle. ...Oui. Pouvez-vous me retrouver son dossier ?

11

A la clinique, Ibironkè était toujours couchée sur son lit, les yeux fermés. Sa sœur Kikè était toujours assise à son chevet. Depuis qu'elle s'était introduite dans la pièce, les deux n'avaient pas beaucoup échangé, elles n'avaient parlé que de la santé de la malade, de ce qu'elle ressentait après l'opération.

Pendant leurs échanges, la porte de la chambre s'ouvrit et Viviane, une grande amie d'Ibironkè, entra. Un large sourire se dessina sur ses lèvres, puis lentement, elle s'approcha d'Ibironkè. Mais celle-ci, dans l'intervalle, s'était déjà retournée et avait fait dos à la porte. Néanmoins, la visiteuse se pencha vers Kikè et lui demanda des nouvelles. Les deux femmes échangèrent longtemps sur l'état de santé de la malade et Kikè parut plus pessimiste que la situation ne l'exigeait. Au bout d'une heure, Ibironkè se réveilla. Certes, en voyant Viviane, elle arbora un grand sourire, mais tout

de suite après, une question étrange lui chatouilla les lèvres :

— Délé n'est-il pas ici avec vous ?

— Délé ! s'étonna Viviane, non, il n'est pas ici avec nous.

— Ah bon, j'ai cru entendre sa voix.

— Sans doute, tu as rêvé de lui, commenta aussitôt Kikè.

Une telle réflexion fit sourire Viviane qui renchérit :

— Même sur le lit d'hôpital, tu rêves de ton mari, hé, l'amour est une chose dangereuse, ma sœur !

Au même moment, la porte, de nouveau, s'ouvrit. Cette fois-ci, c'était Mamie, la mère de Délé. Le nez chaussé de lunettes, elle avait sous le bras une corbeille de fruits.

— Bonsoir, Mamie! saluèrent aussitôt les deux premières visiteuses.

— Bonsoir, les filles, répondit la vieille femme par un sourire... Je suis si contente que vous soyez ici.

Puis, elle se tourna vers la malade. Celle-ci avait déjà envers elle, un regard plein de reconnaissance. Elle voulut lui parler, mais Mamie, calmement, lui mit l'index sur la bouche.

— Je suis désolée, ma chère, de ce qui t'est arrivé, mais Dieu est grand. Je serais venue plus tôt si Délé ne m'avait pas demandé de ne pas te perturber. Mais j'ai quand même décidé de te rendre visite sinon quel air aurais-je si tu rentrais avant que je ne vienne toucher du doigt ta situation à l'hôpital ?

Ibironkè ne put s'empêcher de rire de ce commentaire. Elle répondit d'une voix à peine audible :

— Merci d'être venue, Mamie, merci beaucoup.

— Ne dis rien, ma fille, repose-toi seulement et économise tes forces.

Les deux autres femmes explosèrent de rire. Mamie s'approcha de sa bru, l'embrassa et déposa sur la table de chevet la corbeille de fruits. Elle-même tira la dernière chaise qui se trouvait dans la pièce et s'assit là-dessus.

*

Délé ne pouvait pas reprendre le travail dans la sérénité. Il a beau se concentrer, faire du vide dans sa tête, il lui était impossible d'évacuer le problème qui le hantait depuis que le docteur lui avait fait ces révélations troublantes sur la césarienne de son épouse.

Aussi attendait-il de manière anxieuse le dossier sur Mansour qu'on devrait lui communiquer. Au lieu d'une discussion franche avec Ibironkè, il a préféré se lancer dans une enquête à l'issue plutôt incertaine.

Soudain, le poignet de sa porte bougea, puis le battant s'ouvrit de l'extérieur. Apparut sur le seuil Sèwa qui, sans attendre, s'introduisit dans le bureau d'un pas hardi. Le jeune homme ne manqua pas d'être surpris. Il lui lança, avant même qu'elle soit proche de lui :

- Que fais-tu ici, Sèwa ?
 - Comme tu constates, répondit-elle, je suis venue te voir.
 - A propos de quoi ?
 - Pourquoi ne t'ai-je pas vu ce matin comme tu l'avais promis ?
 - Ecoute, je suis désolé. Mon épouse est malade et je me devais d'être à son chevet.
 - Je suppose que ça va maintenant pour elle.
 - Oui.
- Elle se dirigea vers le petit salon et s'installa dans un des fauteuils. Délé lui-même quitta son bureau et alla prendre siège, en face d'elle.
- Alors, pourquoi es-tu venue me voir ?

La jeune femme croisa les jambes, découvrant, avec sa jupe droite, lui arrivant à quelques dizaines de centimètres après les genoux, ses cuisses cuivrées et charnues.

— Devine, fit-elle en s'ajustant, c'est au sujet de la grossesse.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je pense que tu devrais venir en parler à ma sœur avant qu'elle ne découvre la vérité.

— Non, je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi ?

— C'est ta sœur et il t'appartient à toi de lui en parler.

Sèwa garda le silence pendant un moment, puis, elle secoua lentement la tête, flétrissant Délé de ses yeux ombrés par des cils longs.

— Je regrette, fit-elle, mais je ne peux pas lui en parler. Tout simplement, parce que je ne sais pas m'y prendre et je ne sais quelle sera sa réaction.

— Ecoute, ma chérie, releva l'homme d'affaires avec une pointe colérique dans la voix, il ne s'agit pas de revenir en arrière. Tu es maintenant une adulte. Il faut que tu te décides. Parle-lui, demain, je passerai te voir pour savoir comment ça s'est passé.

— Très bien, approuva la jeune femme, mais tu en profiteras pour aborder le sujet avec elle.

— Pas maintenant, Sèwa, pas maintenant !

— Et on attendra jusqu'à quand ?

Délé se leva, visiblement mal à l'aise. Malgré les efforts qu'il faisait pour ne pas exploser, on sentait que, plus longue serait la conversation, plus critique deviendrait la situation. Se tournant brusquement vers la jeune femme, il lui dit :

— Je suis très occupé en ce moment, Sèwa, et si je ne règle pas le problème qui me préoccupe, je ne peux pas venir voir ta sœur.

Sèwa accusa le coup. Elle se leva à son tour. La jeune femme n'était pas grande, mais sur les hauts talons, elle égalait presque en hauteur Délé. Debout en face de lui, elle le fixa de ses yeux légèrement injectés de sang.

— Alors, dit-elle, c'est là où nous en sommes maintenant?

— Là, où ? réagit Délé, de quoi parles-tu ?

— Souviens-toi que je t'ai dit que nous allons faire les choses à ma manière et tu étais d'accord, n'est-ce pas ?

— Oui, mais qu'est-ce que ça change, Sèwa ? Je n'ai pas dit que je ne parlerai pas à ta sœur, j'ai dit que le moment ne s'y prête pas !

La jeune femme n'attendit pas. Prenant son sac à main, elle se dirigea vers la sortie. Délé voulut la rattraper, mais son amour-propre lui fit comprendre que ce n'était pas la peine. Sèwa ouvrit la porte au même moment où un des employés de l'entreprise, le nommé Bamous, entrait dans le bureau.

— Je suis désolé, Monsieur ! expliqua-t-il un peu confus... je vous apporte le dossier que vous aviez demandé.

12

La maison était quelconque. Du moins, ressemblait-elle aux maisons des bas-quartiers qui constituaient les quatre-vingt-dix-neuf pour cent des habitations de la ville. Avec une grande cour à l'avant et une série de chambres qui s'étiraient tout au fond, face au portail en fer forgé, elle était toujours ouverte à tout venant.

Mansour occupait l'une de ces chambres avec sa famille. C'était un deux-pièces, le séjour et la chambre à coucher, laquelle débouchait sur une arrière-cour séparée en deux, l'une pour la douche, l'autre pour la cuisine. Les WC, eux, se trouvaient à l'extérieur, quatre au total, un pour chaque ménage, à l'écart du portail, dans un angle.

Quand Délé se présenta à l'entrée de l'appartement de Mansour, il vit trois enfants de cinq à neuf ans, tous des copies de leur père, en train de manger dans

une petite bassine placée au milieu d'un cercle. Les deux plus âgés avaient des beignets de talé-talé avec la rapidité d'un éclair, ne laissant au plus petit que des miettes. Celui-ci, une traînée de morve sous le nez, se contentait de les regarder, impuissant, prêt à éclater en sanglots. Pendant ce temps, dans la chambre à coucher, s'élevaient des voix. On sentait qu'il y avait du grabuge.

Soudain, une main écarta le semblant de rideau qui voilait l'entrée de la chambre, puis Mansour sortit presque en courant. Derrière, à ses trousses, son épouse, une femme ronde au décolleté tombant, découvrant des seins chiffonnés. L'homme voulut s'échapper par le petit couloir de l'arrière-cour quand ses yeux échouèrent sur Délé qui se tenait de l'autre côté. Il s'arrêta aussitôt, se compona une mine avanante tandis que son épouse, ignorant la présence du visiteur, se jeta sur lui en le retenant par la chemise.

— Bonsoir Mansour, lui fit Délé.

— Bonsoir patron, lui répondit le maître des lieux en lui offrant un sourire jaune servi par des dents pourries. Excusez-nous, c'est que nous nous amusons un peu, ma femme et moi !

— Menteur, s'énerva l'épouse, ce n'est pas de l'amusement, mais une bagarre, dites-lui, monsieur, dites-lui de me verser sur-le-champ les frais pour l'écolage des enfants. Sinon, je fais un malheur.

— Tanwa, on ne va pas se donner en spectacle devant les visiteurs, supplia Mansour, je t'ai dit que je vais régler ça dès la semaine prochaine, laisse-moi un peu de temps !

— Pas du tout, rétorqua la femme, tu avais dit la même chose il y a trois semaines, je n'ai rien eu et les enfants ont été chassés de l'école. Tu me l'as promis la semaine d'après, toujours rien. Maintenant, tu me répètes le même mensonge et tu voudrais que je te croie ?

Les enfants n'avaient pas cessé de manger. Du moins, les deux plus grands. Ils semblaient déjà habitués à cette scène qui, sans doute, se répétait inlassablement dans le ménage. Le plus petit, lui, avait fini par exploser. Plus pour les beignets qu'il n'avait pas pu avoir que pour les déchirements de ses parents. Un tel raffut finit par exaspérer Délé :

— Madame, s'il vous plaît, laissez-moi parler à votre mari, je verrai comment vous aider.

La jeune femme se détendit. Elle lâcha la chemise de Mansour qui, tout en sueur, émit un grand sourire.

— Merci patron, fit-il en dodelinant la tête comme un margouillat mâle fier de sa virilité.

— Monsieur Craig, releva la dame, parlez-lui, donnez-lui des conseils, il risque de foutre en l'air la maison.

— Je vais lui parler, rassura Délé.

Tanwa remercia Délé, prit le petit et emmena les deux autres vers l'arrière-cour. Mansour n'était pas mécontent que cette scène prenne fin, il prit le tricot d'un des enfants qui traînait sur le sol, en essuya les tâches de gras sur la table — seul meuble du salon avec les chaises — et invita le visiteur à entrer. Mais Délé se sentit un peu gêné. Mansour en profita alors pour lui suggérer :

— Vous préférez qu'on se retrouve dans un endroit plus tranquille ?

— Un endroit vraiment tranquille, renchérit aussitôt Délé.

— Très bien, vous connaissez le bar « Jolly friends » ?

— Non !

— Alors, c'est l'occasion de le découvrir. C'est un endroit chic. Vous n'allez pas regretter.

*

L'établissement ne payait pas de mine, du moins, vu de l'extérieur. C'était juste une enseigne tout en lumière mise en évidence par le drapeau américain et la photo d'Obama, mais à l'intérieur, l'ambiance y était des plus sympathiques. Les chaises étaient d'un style plutôt cubique et les tables, de forme ronde. Sur les murs, des photos noir-blanc des artistes ayant presté sur la petite scène qui se trouvait tout au fond.

Dès que Mansour entra, des mains et des doigts se levèrent pour le saluer. On sentait qu'il était un habitué des lieux. Il entraîna Délé au pied du seul comptoir du bar où des escabeaux inconfortables avaient été installés. Au passage, il caressa les fesses d'une serveuse qu'il croisa, mais celle-ci lui allongea une frappe au visage. Quoique sec, le coup était loin de le perturber.

Quelques instants après, la gérante du bar, Françoise, une femme au visage abîmé et bruni par des

produits cosmétiques, surgit de derrière le comptoir et s'approcha d'eux.

— Salut, Mansour, lança-t-elle au nouveau venu, tu as emmené un ami ?

— Oui, répondit Mansour avec une certaine fierté, je te présente Monsieur Craig Délé, mon patron...

— Enchantée, Monsieur ! Moi, je suis Françoise, la gérante.

Délé lui tendit la main. La dame avait une paume calleuse, on dirait qu'elle avait été un forçat dans une autre vie.

— Donne-nous de la bière bien frappée !

— Très bien, fit la dame, mais je te rappelle que tu nous dois beaucoup. J'espère que tu régleras ta dette en même temps que cette note.

Délé sourit.

— Faites-moi le total, Madame, je vais tout payer.

— Merci d'avance, Monsieur !

Françoise s'éclipsa aussitôt. Mansour, peu mécontent que le père Noël fasse une intervention aussi heureuse dans sa vie, remercia encore une fois Délé qui, le regardant fixement dans les yeux, lui dit :

— Maintenant, il faut qu'on parle, Mansour. Je vais revenir tout à l'heure sur tes comportements

suicidaires en famille comme dans ce bar, mais pour le moment, je veux que tu m'aides à éclaircir une affaire.

— Patron, vous savez que je ne peux rien vous refuser, rassura le mauvais payeur à l'endroit de son hôte.

— Très bien, je veux que tu me parles de mon oncle Idriss et de celle qui est mon épouse.

Mansour écarquilla les yeux de stupeur. Un silence lourd pesa sur ses lèvres, puis il regarda son interlocuteur avec une espèce de suspicion.

*

Alex était revenu certes, mais il était loin, très loin de se réjouir de l'atmosphère un peu lourde qui enveloppait la maison. Il connaissait, point par point, l'ambiance qui avait jadis existé, mais il lui semblait, même après le décès de son beau-frère, que quelque chose avait disparu. Oui, sa sœur ne s'était pas remise du décès de l'oncle Idriss ; oui, les gens auxquels il était habitué avaient tous quitté et l'argent qui assurait la réputation de la maison, semblait se raréfier. Seuls les revenus du commerce de Mariam permettaient de

tenir encore la maison. Si sa sœur restait encore pudique sur certaines choses, lui, estimait judicieux d'être informé sur le fonctionnement de l'immeuble et comment l'entreprise de l'oncle se défendait après le décès de ce dernier. Et la seule personne susceptible de le renseigner, c'était bien évidemment Baba Kébé.

Le vieil homme s'empressa alors de lui expliquer :

— Tu vois, Alexo, lorsque le patron est décédé, Madame n'arrivait plus à supporter tous les problèmes, alors elle a dû remercier tout le monde afin d'équilibrer les comptes de la maison.

— Je comprends, releva Alex, c'est même normal. Mais l'entreprise de l'oncle, elle ne marche plus ?

— Tu sais, depuis que ce jeune Délé en a pris le commandement, l'argent n'est plus disponible comme par le passé.

— C'est qui Délé ?

— Le neveu du patron. Son père était chargé de la gestion de l'entreprise avant son décès et le patron a pris la relève.

Ils discutaient dans l'appartement qui avait été affecté au vieil homme. C'était une boyerie aména-

gée en un trois-pièces avec toutes les commodités requises.

— Délé, fit brusquement Alex en se levant du fauteuil sec dans lequel il était assis, Délé, c'est le gars qui fait souffrir inutilement ma sœur ?

— Faudrait en discuter avec elle, lui proposa Baba Kébé, je suis certain qu'elle va tout te raconter en détail.

13

— J'ai appris que, quand tu étais le chauffeur particulier de mon oncle, tu connaissais par le menu beaucoup de choses sur lui.

Les deux hommes, Mansour et Délé, étaient toujours dans le bar. L'ambiance montait au fur et à mesure que le temps passait. Certains clients partaient, d'autres venaient, tandis que des vendeurs à la sauvette passaient entre les tables pour proposer aux gens leurs produits : DVD piratés, viagras frelatés, vaisselle, couverts et même des livres au programme scolaire !

En écoutant son prestigieux interlocuteur, Mansour émit un sourire de fierté comme s'il s'agissait d'un compliment qu'on lui adressait. Il prit son verre rempli de bière et en avala une longue gorgée. A peine reposa-t-il sa coupe qu'il enchaîna :

— Oui, patron, fit-il, partout où mon ex-patron allait, j'étais avec lui. Au bureau, dans les affaires et même pour se défouler.

— Ce qui veut dire, reprit Délé, que tu étais au courant de sa liaison avec ma femme actuelle.

Mansour parut brusquement embarrassé. Son regard se détacha de son interlocuteur et alla errer sur les tables autour. Il vit une femme, les bras chargés de sachets de noix d'acajou, venir vers lui pour lui proposer ses produits. De la main, l'ex-chauffeur des entreprises Craig SARL lui fit non de la main. Elle n'insista pas et fit demi-tour.

— Je sais que ce que je te demande est un peu délicat, tenta de le rassurer Délé, mais j'ai besoin de savoir certaines choses. Je vis une situation assez préoccupante et sans certaines informations que toi seul peux me donner, je risque de péter les plombs. Tu me suis ?

Mansour acquiesça de la tête. Il reprit le verre et vida le reste de bière qui y était. Délé fut frappé par la rapidité avec laquelle il avait terminé sa bouteille. Délé n'avait entamé la sienne que pour trinquer avec lui.

— Mon patron était un homme bien, commença-t-il, la voix un peu plus posée, son décès a détruit

beaucoup de choses dans ma vie. S'il n'était pas mort, je serais encore debout. Ma femme n'allait pas m'humilier tous les jours devant mes enfants et nos voisins. Et je ne serais pas débiteur.

— Et c'était pour ça que tu faisais chanter mon épouse en lui réclamant tout le temps de l'argent ?

— Mille pardons, Monsieur. C'était une grosse erreur.

— Devant toi, elle a dit que tu détenais des infos graves sur elle et sur mon oncle Idriss. Est-ce vrai ?

— Ecoutez, patron, j'étais vraiment furieux contre elle quand vous m'aviez viré. Je n'avais plus d'argent et je m'étais retrouvé démuni du jour au lendemain.

— Excuse-moi, Mansour, il y avait plus que de l'argent dans cette histoire : ce que tu as tenté de faire avec elle. Tu as oublié que je vous ai surpris dans son lit ?

Mansour poussa un soupir de regret. Il tenta de boire les dernières gouttes de son verre, mais s'aperçut qu'il n'y avait plus rien là-dedans. Délé dut commander une autre bouteille.

— Je suis désolé pour cet acte que j'ai voulu commettre, Monsieur, répondit-il, mais Dieu merci, rien ne s'était passé entre nous.

— Tu es sûr ? Faut pas me faire plaisir en me racontant des blablas !

— Au nom de Dieu, Monsieur, rien ne s'était passé !

Il se tut. En fond sonore, on entendait la musique des Frères Guèdèhounguè, musique d'inspiration vaudou très prisée des milieux populaires. Délé dissipa l'embarras que sa question avait provoqué chez son interlocuteur en reprenant de nouveau la parole.

— Je te crois, Mansour. La raison pour laquelle je suis venu te voir, c'est te demander de reprendre service.

— Quoi ?

— Je veux te réintégrer dans l'entreprise Craig SARL comme mon chauffeur particulier, tout comme tu l'avais été avec mon oncle Idriss.

Malgré la foule présente dans le bar, Mansour ne put s'empêcher de se lever hardiment de son escabeau et de se prosterner aux pieds de son interlocuteur. Il se confondit en excuses, jura tous les saints, invoqua la bénédiction de Dieu sur celui qui, désormais, se révélait être son bienfaiteur. Mais Délé était gêné. Surtout que les gens autour avaient commencé à les regarder, certains en riaient, d'autres en paraissaient choqués.

Le directeur des entreprises Craig, lui, s'était déjà levé et, de la main, le remit debout.

— Excusez-moi si ça vous a choqué, patron, se répandit Mansour, je voulais juste vous dire merci... Vous avez volé à mon secours déjà par deux fois aujourd'hui. Et là, vous venez de m'achever. Je ne sais plus quoi faire pour vous exprimer ma gratitude.

— Je comprends, Mansour, lui fit Délé, la seule façon de me remercier, c'est d'être correct désormais dans la boîte. Je peux compter sur toi ?

— Ah, patron, jura l'ex-nouvel employé de Délé, vous n'entendrez parler de moi qu'en termes de loyauté et de professionnalisme... Merci pour tout. Mais vous permettez ?

— Quoi ?

— Je peux fêter ça en commandant une nouvelle bouteille pour vous ? C'est moi qui paie !

— Non, merci, Mansour.

*

Alex avait pris ses aises dans la maison. Logé dans une des chambres de l'étage, il cherchait, ainsi que le lui avait recommandé le vieux Kébé, à parler avec

sa sœur pour prendre la mesure de sa situation par rapport à l'entreprise de son mari et au cas de Délé. Il attendit le dîner pour aborder le sujet.

Dans la maison, il y avait une tradition de diner familial. Quand son beau-frère était en vie, la plupart des problèmes étaient discutés à table et tous y trouvaient solution. Ce soir-là, alors que l'entrée venait à peine d'être entamée, Alex se jeta à l'eau.

— Grande sœur, les choses ont bien changé dans la maison, commença-t-il, les domestiques sont partis, les voitures de luxe ont disparu et tu vis seule, au milieu des souvenirs de tonton. Il semble que tu es encore dans le deuil alors que tonton est mort il y a longtemps. Qu'est-ce qui se passe ?

Mariam ne répondit pas. Elle se contenta de lui jeter un œil et continua de manger. Oyomidé, son enfant de six ans, né six mois après le décès de son mari, était aussi à table. Il ouvrait ses yeux grands et curieux pendant qu'intervenait son oncle.

— Tu ne peux pas passer tout le temps à pleurer ton mari, poursuivit Alex, il faut que tu vives ta vie.

— Cesse de parler comme ça, intervint brutalement l'imposante dame, tu ne peux pas comprendre.

— Si, grande sœur ; si tu m’expliques, je vais comprendre.

— De toutes les façons, ce n’est pas le moment d’en parler.

Elle se tourna vers Ayomidé auquel elle venait de servir une soupe aux poissons frais. Le jeune garçon aimait particulièrement ce plat. Sa cuillère en main, il s’était littéralement jeté sur la nourriture.

— Ayomidé, fit-elle à son endroit, prends le temps de manger. Ce n’est pas parce que tu dois aller au lit à vingt et une heures que tu vas avaler ton plat.

L’enfant sourit à la remarque de sa mère et refréna son élan. Mariam en profita pour servir son jeune frère. Alex la remercia et demanda à Mariam d’apporter les deux bouteilles de vin qu’il lui avait dit de mettre au frais pour le diner. La jeune servante revint plus tard avec les spiritueux. C’était un rosé de grand prix qu’il avait ramené de voyage, l’une des boissons les plus chères dans la gamme.

Mariam ne dédaigna pas sa surprise, elle partageait avec son frère ce goût pour ce vin, mais son visage, aussitôt, se couvrit de tristesse : elle aurait préféré que son mari fût là, car la marque était sa préférée. Alex s’en rendit vite compte, mais la servit quand même.

Une demi-heure plus tard, le dîner prenait fin. Mais les deux adultes ne quittèrent pas la table. Ils avaient à échanger. Mariam demanda simultanément à Maria de venir débarrasser et d'accompagner Ayomidé dans sa chambre. Le petit, en effet, commençait à tomber de sommeil.

— Maintenant que nous sommes seuls, fit Alex, tu peux me parler, n'est-ce pas ?

La maîtresse de maison regarda son frère avec l'envie de le gronder, mais calmement, elle lui dit :

— Oui, on peut parler maintenant. Mais toi aussi, quelle idée de poser toutes ces questions embarrassantes ?

— Excuse-moi alors !

Elle se tut, ferma les yeux comme si elle rassemblait tous ces souvenirs, puis lentement, s'ajusta sur sa chaise et confia :

— Mon mari, avant son décès, entretenait une liaison avec une jeune fille, qu'il voulait, d'après mes enquêtes, épouser. Cela avait apporté beaucoup de changements dans ma vie. Il disait, dans les conversations avec certains de ses amis, qu'il pouvait célébrer plusieurs mariages vu qu'il était musulman, contrairement à ses autres frères.

— Tu connaissais cette fille ? interrompit soudain Alex.

— Non, mais je savais qu'il passait tout le temps avec elle. Le jour où il est décédé, je pensais qu'ils étaient ensemble et qu'il avait passé toute la nuit contrairement à ce qu'il m'avait promis. Mais, très tôt le lendemain, j'avais reçu des visiteurs étranges... C'étaient des policiers ! Ce qu'ils voulaient ? M'annoncer qu'Idriss venait d'avoir un accident grave et qu'il avait été transféré à l'hôpital, précisément au Centre National Hospitalier et Universitaire Koutoukou Maga. Sans attendre, sans réfléchir, je m'étais agrippée à eux, leur demandant de m'emmener le voir. Quand j'y avais débarqué, je m'étais retrouvée au service des urgences, nez à nez avec Dédé, un médecin urgentiste. L'un des policiers m'avait présentée à lui, lui disant que j'étais la femme de l'accidenté qui venait de décéder. Quoi ? Mon sang n'avait fait qu'un tour, je m'étais demandé si c'était de la plaisanterie ou si mes oreilles avaient mal entendu. Mais le médecin avait confirmé la mauvaise nouvelle et ajouté que le corps d'Idriss se trouvait déjà à la morgue. Imagine, mon frère, ma douleur et mon désespoir. Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Quelques semaines après l'en-

terrement, de nouveaux obstacles allaient se dresser sur mon chemin. Les membres de sa famille étaient venus me rendre visite. Avec un sac de problèmes.

A cette dernière phrase, Alex sursauta sur son siège. Les yeux furieux, il prit son verre rempli de vin et en avala la moitié comme s'il avait besoin d'alcool pour supporter la suite du récit de sa sœur. Celle-ci, de sa voix lente, reprit :

— Ce sont les problèmes liés à son héritage et à son testament... Mes beaux-parents avaient décidé de faire main basse sur tous ses biens, y compris cette maison. Ils étaient prêts à m'envoyer à la belle étoile, les mains vides...

14

En rentrant à la maison ce soir-là, Délé constata que son gardien, Ayouba, son plus fidèle employé de maison, avait une attitude étrange. Le vieil homme semblait mal à l'aise, il s'empressa de le rejoindre et lui souffla.

— Vous avez de la visite, patron.

— De la visite ? interrogea Délé.

— Il y a une dame qui vous attend.

A peine le gardien avait-il parlé qu'une silhouette émergea de la terrasse. Délé la reconnut tout de suite à son teint couleur calebasse, à ses lunettes dorées, à son pantalon serré, à ses hauts talons.

— Jumai ! cria-t-il.

La jeune femme, un peu intimidée, s'approcha de lui et inclina le genou droit.

— Bonsoir, Monsieur !

— Que fais-tu ici à pareille heure de la nuit ? s'enquit le maître de maison.

— Je suis venue vous voir, Monsieur.

— Me voir ?... Tu veux me créer encore des ennuis ?

— Non, je suis venue vous présenter mes excuses, je vous demande de me pardonner pour tout ce que je vous ai fait.

Jumai s'était déjà inclinée, les genoux presqu'au sol. Délé se tourna vers Ayouba et le pria de se retirer. Le gardien s'inclina aussitôt, laissant les deux en tête-à-tête. Délé, de sa main, releva la jeune femme. Celle-ci se mura dans le silence, puis, brusquement, éclata en sanglots.

— Je... je suis vraiment désolée de ce qui s'est passé l'autre fois, confessa-t-elle, je ne savais pas que c'était Alero...

— Jumai, s'il te plaît, releva Délé, oublie ça. Je vous ai pardonnées, Alero et toi. Pourquoi revenir là-dessus ?

— Merci, Monsieur !

— Ce sera tout ?

La jeune femme, du revers de la main, essuya les larmes qui avaient commencé à rouler sur ses joues, puis d'une petite voix, elle dit :

— Non, Monsieur, ce n'est pas seulement pour ça que je suis venue vous voir. Nous avons besoin aussi de votre aide.

— Comment ?

— Nous avons besoin d'argent pour sortir Alero de prison.

Ils étaient toujours à la terrasse. Délé voulut inviter la jeune femme à entrer au salon, mais il se ravisa, ne comprenant pas sa demande.

— Des gens sont prêts à nous aider afin qu'Alero puisse écopier d'une condamnation avec sursis, expliqua Jumai. Ils nous disent que si nous leur avancions sept millions de francs, elle pourra bénéficier de cette libération.

Délé parut surpris par cette demande, il ironisa :

— Alors, tu veux que je te remette sept millions de francs ?

— Vous êtes la seule personne qui pourrait nous sortir d'affaire, Monsieur.

Délé regarda fixement Jumai pendant qu'elle parlait et embraya :

— Tu veux que je paie pour qu'Alero soit libérée afin que les gens continuent de dire qu'en réalité elle

vendait de la drogue pour moi ? Désolé, jeune fille, je ne peux pas te donner ce montant.

Les yeux de Jumai évoquaient la pitié, tout son être semblait tendu vers l'homme d'affaires avec une envie de se jeter de nouveau à ses pieds pour l'implorer de toute son âme. Mais Délé tenait à rendre les choses claires et sans aucune ambiguïté.

— Faut pas insister, Jumai, martela-t-il, ce que je peux faire par contre, c'est te donner ça.

Il plongea la main dans l'une des poches de son attaché-case et sortit une enveloppe contenant de l'argent. Il compta quelques billets et les lui remit.

— Pour ton déplacement, Jumai ! Ayouba, Ayouba !

Le gardien revint du portail où il était parti se poster et se précipita vers le maître de maison.

— Me voici, patron, se montra-t-il.

— Raccompagne Madame !

Délé, sans attendre, entra dans le bâtiment central, laissant sur place la jeune femme qui, les billets en main, avait du mal à se remettre de l'attitude de l'homme d'affaires. Des larmes faillirent couler sur ses joues, mais elle se retint de justesse, ravala sa déception et suivit le gardien.

*

Sèwa était dans son fauteuil, les pieds posés sur le guéridon, les yeux fermés. Elle était plongée dans ses pensées, faisant et défaisant à volonté les différents scénarios auxquels l'appelait sa situation. Sa grande sœur Ella sortit de la cuisine, s'approcha d'elle et, doucement, la toucha à l'épaule. La jeune femme ouvrit brusquement les yeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.
— Le repas est prêt, lui dit Ella, allons manger.
— Merci, ma sœur, mais je ne mange pas.
— Pourquoi ?
— Je ne sais pas. Je n'ai juste pas d'appétit.
Ça veut dire quoi « je n'ai pas d'appétit » ? Tu veux te coucher le ventre vide ?

— Ce n'est rien, grande sœur, je n'ai pas faim.
Aussitôt, elle se leva, s'étira un peu, puis se dirigea vers le couloir donnant accès aux chambres. Ella trouva l'attitude de sa petite sœur curieuse et fort suspecte.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-elle.
— Je vais au lit.
— Tu es sûre d'être bien portante ?

— Oui, ça ira.

Ella s'approcha d'elle et tenta de la faire rasseoir dans le fauteuil d'où elle s'était levée. Lentement, elle plongea ses yeux dans les siens.

— Sèwa, je suis ta sœur. Tu peux tout me dire.

— Je vais bien, grande sœur Ella, se défendit-elle, je n'ai rien.

Mais on voyait que l'étudiante ne se sentait pas à l'aise. Elle paraissait fébrile, son souffle semblait plus fort que d'habitude. Aussitôt, une toux sourde et étouffante la prit à la gorge. Elle cracha, râla, puis, au bout de quelques secondes, tout disparut, elle retrouva sa sérénité. L'inquiétude de la grande sœur ne s'estompa pas, au contraire, elle augmenta d'un cran. Lentement, elle plaça le revers de sa main sur son front.

— Tu es sûre, ma sœur ? repartit-elle.

— Je ne souffre de rien, répondit Sèwa. Maintenant, s'il te plaît, laisse-moi aller me coucher.

*

Le ton de Mariam trahissait un air de lassitude en même temps qu'une envie d'en finir avec les événements. Mais les souvenirs qu'elle égrenait, au fur et

à mesure qu'ils déroulaient son passé, ravivaient son amertume, lui brûlaient encore le cœur. Elle aurait voulu arrêter la saignée en interrompant son récit, mais Alex avait une telle soif de connaître la vérité qu'elle ne pouvait s'empêcher de satisfaire sa curiosité. En réalité, cela lui pesait et elle avait envie de se libérer. De nouveau, elle se rappela les réunions successives auxquelles la belle-famille l'avait soumise juste après les funérailles de son mari.

A l'une de ces réunions, elle s'était rendu compte de la présence de Maître Wassi, le notaire de son mari. Il s'agissait pour lui de mettre toute la famille au courant du contenu du testament produit par Idriss. Le notaire, qui était un intime du défunt, avait révélé des choses étonnantes.

— Mon client Idriss, avait-il dit, m'avait téléphoné il y a deux mois. Il m'avait dit qu'il attendait un enfant et m'avait confié, qu'en raison de cela, il voulait reprendre son testament.

Maître Wassi avait alors sorti une grosse enveloppe fermée ; sur le rabat, on pouvait reconnaître facilement la signature d'Idriss, son cachet personnel et son écriture. Le notaire avait demandé à un des membres de l'assemblée de vérifier l'authenticité des sceaux,

puis l'avait invité à ouvrir l'enveloppe. L'acte posé, Maître Wassi avait sorti le testament et, à haute voix, s'était mis à le lire. Au total, Idriss avait légué à son fils à naître vingt-cinq pour cent des actions de l'entreprise Craig SARL ainsi que les actions qu'il détenait dans d'autres entreprises. Il y avait aussi ajouté tous ses biens immobiliers à l'exception de sa maison de campagne et celle dans laquelle il vivait avec son épouse. Cependant, avait précisé le document, s'il venait à décéder avant que l'enfant n'ait vingt et un ans, la mère de son fils serait administratrice des actions et des biens immobiliers.

Maître Wassi avait évoqué l'idée selon laquelle une femme était enceinte de lui et qu'elle allait bientôt se montrer à toute la famille. C'était à ce moment précis que Mariam avait levé le doigt et avait dit :

« Aucune autre femme n'est enceinte de mon mari. C'est à moi qu'il faisait allusion parce qu'il savait que j'étais enceinte ».

La réaction de la famille avait été épidermique. Un murmure de désapprobation s'était élevé. Mais Mariam avait renchéri :

« Oui, je suis enceinte de trois mois ! »

Non seulement ils n'avaient pas cru, mais ils avaient envisagé de soumettre l'enfant à un test d'ADN. Mais malheureusement pour eux, dès qu'Ayomidé était né, la procédure avait été lancée et ce test avait prouvé que l'enfant était le fils légitime d'Idriss.

A la suite de ce récit, Mariam se tut et regarda son frère, assis à côté de lui, avide de connaître la suite des événements. La bouteille de vin était déjà vide, il en ouvrit la deuxième, voulut servir sa sœur, mais celle-ci refusa. L'ivresse, chez elle, était rapide et elle s'efforçait de ne pas dépasser deux verres. Néanmoins, elle se servit de l'eau fraîche et continua son récit :

— Mon cher frère, dans cette affaire, il y a une chose dont je suis sûre : mon mari ne savait pas que j'étais enceinte de lui.

— Comment ça ? réagit aussitôt Alex.

— Tu sais que j'avais des difficultés à tomber enceinte ? Mais voilà qu'un bon matin, à la suite d'une consultation à l'hôpital pour paludisme, les analyses avaient indiqué que j'étais enceinte. J'étais si heureuse que, pour en avoir le cœur net, j'avais tenu secrète la nouvelle, espérant que la grossesse soit suffisamment consolidée pour en faire part à mon mari. Mais Idriss était décédé.

— Mais alors, intervint Alex, comment comprendre la réaction d'Idriss quand il avait changé son testament indiquant à Maître Wassi qu'un garçon venant de lui viendrait bientôt au monde ?

— Il avait une autre femme qui attendait un enfant de lui, expliqua Mariam. Sa maîtresse probablement. Mais dans la famille, personne ne la connaissait, jamais personne n'avait su à quoi elle ressemblait.

— Tu veux dire, grande sœur, que cet enfant vit quelque part ?

— Je n'en sais rien, Alex.

— Et si un beau jour, cette femme faisait son apparition dans cette maison avec son bâtard ?

Mariam eut un sourire amer. Elle regarda dans le vague avec des yeux teintés d'un début de colère et de haine mêlées.

— Je crois que le diable ne l'inspirerait pas au point de venir me provoquer, claquait-elle de sa voix métallique ; de toutes les façons, je l'attends ici, de pied ferme.

— Tu l'as dit, acquiesça Alex, aucune femme ne peut venir ici avec son bâtard nous narguer. Je lui réserve en tout cas le plus royal des accueils !

15

L e soleil avait déjà déplié ses rayons dans les moutures de l'orient. Malgré la blancheur matinale, les rues de Cotonou ne semblaient pas pleines. Au contraire, on avait l'impression que les gens avaient du mal à s'extraire de leur lit, tant une fraîcheur inhabituelle avait enveloppé la ville suite à l'averse de la veille.

Mais ce n'était pas le cas de Sèwa. La jeune femme avait pris son bain avec l'eau du robinet. Sortie de la salle d'eau, une serviette nouée autour de la taille, elle s'essuya les pieds sur la moquette se trouvant au pied de son lit. Sur la table de chevet, elle prit sa crème de corps, en recueillit une lampée et se mit à en hydrater le corps. Soudain, elle sentit la présence d'une ombre humaine derrière elle. Elle se retourna. Ella, sa grande sœur, se tenait debout derrière le lit et la regardait.

— Grande sœur, sursauta-t-elle, que fais-tu ici ?

— Tu le vois bien, je suis venue discuter avec toi.

— Mais il fallait t'annoncer au lieu de venir furtivement comme ça sans crier gare.

— Je suis désolée, je ne savais pas que tu étais sous la douche.

Ella était en pagne et camisole. Elle s'assit sur le lit, à côté d'elle, laissa passer quelques secondes de silence et commença :

— Sèwa, depuis bientôt quelques jours, je t'observe de près et je ne me sens pas à l'aise. Que se passe-t-il ?

— A propos de quoi ?

— Je...

— Ecoute, je ne pourrais pas rester longtemps, j'ai un entretien d'embauche et il faut que j'y aille.

Elle venait de finir de passer sa pommade. Elle se leva, alla à la garde-robe, prit une robe fleurie de couleur bleue sur un cintre et l'enfila. Il y avait des chaussures dans un coin de la pièce, elle en sélectionna une paire, du même ton que la robe, les porta. Les jugeant peu assorties, elle prit une paire noire avec des points de couture qui créaient une bande diagonale de chaque côté. Là, elle sentit les couleurs en harmonie avec la robe. Elle fit quelques pas, s'assura d'être en

équilibre sur les talons. Il ne restait qu'à choisir une eau de toilette parmi les flacons de parfum qui se succédaient sur sa table de chevet. Elle voulut en prendre un quand elle ressentit soudain de vives douleurs dans le ventre. Elle se plia en deux, se couvrit la bouche en même temps qu'elle courait vers la salle de bains. Pendant trois minutes, on l'entendit vomir dans la cuvette des toilettes. A la fin, la jeune femme rentra dans sa chambre.

Ella était debout et la regardait, encore plus soucieuse que tout à l'heure.

— Ma sœur, tu ne peux pas continuer à faire semblant, lui fit-elle avec presque un ton de supplication, il faut qu'on se parle.

Sèwa se laissa choir sur son lit, émit un très long soupir et confessa, les yeux fixés sur le mur en face d'elle.

— Tu as raison, grande sœur, je suis enceinte.

C'était à l'inquiétude d'Ella qu'elle pensait : celle-ci ne cria pas, ne tempêta pas. Elle observa quelques secondes de silence et finit par demander :

— Ce n'est pas un malheur être enceinte, mais qui en est l'auteur ?

L'étudiante ne répondit pas aussitôt, comme si elle réfléchissait. Elle prit son souffle et confia :

— C'est Délé !

— Quel Délé ?

— Le même... Le papa de Segi !

— Ton ancien patron ?

— Oui !

Ella eut l'impression d'avoir été frappée à la tête tant elle était secouée par la nouvelle. Elle s'assit à son tour sur le lit.

— Il est au courant au moins ?

— Oui. Et il a promis de venir te voir incessamment.

— Il est prêt à t'épouser ?

— Il n'a pas parlé de mariage, mais il a accepté la grossesse.

— Comment ?

— Tenons-nous-en d'abord à la grossesse, ma sœur.

— Non, protesta Ella avec colère. Il pense qu'il peut profiter de toi comme ça ? Il faut qu'il me dise de vive voix ce qu'il veut faire de toi.

Elle se leva aussitôt.

— Il faut qu'il sache que tu as de la famille et qu'il ne peut pas abuser de toi impunément.

Ella se précipita vers la sortie, mais Sèwa la rattrapa avant qu'elle n'atteigne la porte.

— Attends, grande sœur, tu ne peux aller le voir chez lui, comme ça.

— Pourquoi pas ? Même si je dois le voir au portail, j'attendrai jusqu'à ce qu'il mette le nez dehors.

— Non, tu ne vas rien arranger en procédant de la sorte.

— Alors, tu veux qu'on lui sourie, qu'on lui déroule le tapis rouge. Non, ma sœur, une femme, ça se respecte !

*

Délé venait d'achever son petit déjeuner. Avant d'embarquer dans sa voiture conduite par Mansour, il demanda à Bouse, la domestique, de préparer la maison en prévision du retour, dans la soirée, de la maîtresse de maison, la brave Ibironkè. Bouse était heureuse de la nouvelle et promit de rendre la maison aussi propre que la présidence de la République.

Délé prit place à l'arrière dans son véhicule et Mansour glissa le 4x4 dehors. La rue commençait à peine à s'animer. Le jeune homme salua la vendeuse de tisane postée à l'entrée de la rue et se plongea dans la lecture d'un quotidien local.

Soudain, il eut l'impression d'être observé. Il leva la tête et vit sur ce qui tenait lieu de trottoir le visage d'Ella caché par de grosses lunettes. Surpris, Délé demanda à Mansour de s'arrêter. Le véhicule serra la droite et s'immobilisa. Ella allongea le pas et se retrouva à côté de lui. Délé fit baisser la vitre de la voiture.

— Bonjour, Délé ! lui dit-elle sans aucun sourire.

— Bonjour, Ella, lui répondit Délé.

— Ça fait un bout de temps que je suis dehors ici à vous attendre.

— Il fallait entrer ou te faire annoncer. J'espère qu'il n'y a pas de problème...

— Bien sûr qu'il y a un problème : ma petite sœur vient de m'informer qu'elle est enceinte de vous...

Délé, sans attendre, ouvrit la portière et descendit. Il prit la jeune femme par l'épaule et l'entraîna un peu plus loin, hors de portée des oreilles de Mansour.

— Ecoute, Ella, expliqua-t-il, ce lieu n'est pas propice pour parler de la grossesse de Sèwa.

— Alors, répliqua la femme, vous voulez qu'on en parle quand et où ?

Le jeune homme inspira profondément et proposa :

— Je viendrai te voir plus tard dans la journée et nous allons parler tranquillement de tout ça.

— Très bien, mais laissez-moi vous poser une question : n'avez-vous pas eu froid aux yeux ?

— Froid aux yeux ? Que veux-tu dire par là ?

— A la maison, nous vous respections et avions pour vous la plus grande estime. D'ailleurs, certains vous appellent même « Tonton ». Mais grande est ma déception d'apprendre que vous avez abusé de ma sœur et que vous l'avez engrossée.

Cette dernière réflexion agaça Délé qui leva légèrement le ton :

— Attention à ce que tu dis, Ella. Sèwa n'est pas une gamine. C'est une adulte, et si j'ai commis cette erreur, c'est qu'elle est également fautive.

— Ah bon ?

— Ecoute, le plus important, c'est ce qui se passe après cette erreur commune. J'ai accepté d'assumer

ma responsabilité et je suis prêt à prendre soin d'elle.
A ce soir donc !

Délé fit demi-tour et se dirigea vers sa voiture. Dès la fermeture de la portière et le démarrage du véhicule, Ella agita la tête, se demandant ce qui se passerait si elle décidait d'imposer des exigences à la hauteur de la déception ressentie.

16

Mariam, pendant ce temps, s'était réveillée, mais n'avait guère envie de se lever et de se regarder dans la glace, elle qui d'habitude, guettait tous les matins la moindre ride de vieillesse sur son visage. Elle éprouvait un fort sentiment de culpabilité.

La veille au soir, elle avait entretenu son frère de ce qui n'allait pas à la maison, fait l'historique des événements, depuis le décès accidentel de son mari jusqu'à la lecture du testament avec les conséquences qui en resultaient. Malgré cela, elle se reprochait d'avoir arrangé la situation en sa faveur plutôt que d'avoir dit la vérité. Mais pourrait-elle révéler un jour ce qui s'était réellement passé ? Aurait-elle le courage d'en donner les détails ? Ne l'accablerait-on pas de tous les maux ? Quelqu'un lui viendrait-il en aide ?

Elle se souvint de cet après-midi où elle s'était rendue chez un médecin à l'hôpital pédiatrique, exi-

geant de lui parler en tête-à-tête. La dame, une femme aux chignons huilés, noire, mais d'une beauté fine et racée, Madame Agnès Leroux, lui avait posé toutes sortes de questions liées à son statut de femme stérile. Elle avait confessé :

— Actuellement, les membres de la famille sont déterminés à m'arracher la maison et à me jeter dehors. Selon eux, j'ai le tort de ne pas avoir donné un enfant à mon mari avant son décès.

— C'est difficile, madame Craig, avait répondu le médecin, mais ces genres de cas sont connus de la justice. Il y a même des avocats spécialisés dans ces affaires.

— Je sais, mais le problème se pose au niveau du testament de mon époux. Il a légué tout son patrimoine à son enfant non encore né.

La dame paraissait de plus en plus dépassée par les propos de son interlocutrice, elle lui demanda :

— Expliquez-moi tout, Madame.

— Mon mari avait une maîtresse qui est enceinte de lui. Il a changé son testament en léguant tout son patrimoine à l'enfant.

— Que voulez-vous que je fasse pour vous maintenant ?

Le cabinet du médecin était exigu. Madame Leroux, derrière son bureau, paraissait grande, si grande qu'on avait l'impression que rien, autour d'elle, n'existant. Mariam lui avait dit :

— Il me faut un bébé, et le plus tôt possible.

Pendant un long moment, Agnès avait regardé son interlocutrice avec incrédulité. Elle était sur le point de l'inviter à abandonner cette idée quand Mariam avait anticipé :

— J'ai dit à ma belle-famille que je suis enceinte et que le testament de mon mari fait allusion à l'enfant que je porte. Alors, ils attendent maintenant avec impatience que j'accouche du bébé.

La pédiatre avait été prise d'une envie de rire, mais s'était retenue, les yeux dans ceux de Mariam.

— Ecoutez, Madame, je suis désolée. Je ne sais pas comment vous aider. Je ne suis qu'un simple médecin et non Dieu.

— Avoir un enfant dans les six prochains mois est la seule chose qui puisse me permettre de sauver ma peau, avait répliqué Mariam. Vous êtes une femme comme moi et vous devriez comprendre ce que je suis en train de dire.

— Je ne suis pas sûre de comprendre mais j'ai une suggestion à vous faire.

— Je vous écoute, docteur.

— Adoptez un bébé.

— J'y ai pensé, mais le problème c'est comment le faire sans susciter des soupçons.

— Okay, je vais vous aider, mais je ne vous garantis aucun succès.

Agnès avait envoyé Mariam à une de ses collègues, une sage-femme qui, à la suite de sa retraite, s'était retrouvée à la tête d'un hospice appelé « Les Anges heureux ». La dame accueillait dans son centre des orphelins, des bébés retrouvés dans les lieux publics ou des nouveau-nés abandonnés dans les maternités. Elle se chargeait de trouver des familles d'accueil, des foyers où les enfants étaient adoptés, bref toutes les formes de soutien et d'aide étaient pratiquées au bénéfice des enfants. La dame s'appelait Madame Grâce Delano.

Sans attendre, Mariam alla voir la dame. Elle ne pouvait rien lui cacher. Pendant près d'une heure, elle lui confessa le moindre de ses secrets, ses intentions en venant la voir. La dame l'avait écoutée avec beaucoup d'intérêt. A la fin, elle lui exprima sa compassion

par rapport au décès de son mari et à sa situation de femme traquée par la belle-famille. D'ailleurs, elle lui confia avoir été elle aussi victime du harcèlement de ses beaux-parents à la mort de son mari.

— Dans les six prochains mois, lui avait dit Mariam, je devrais accoucher d'un garçon.

— Oh, c'est d'un garçon que vous avez besoin ? avait lancé la directrice de l'hospice.

— Je préfère un garçon. Dans le cas contraire, j'accepterais une fille. Cela importe peu. J'ai juste besoin d'un enfant pour ne plus avoir ma belle-famille sur le dos.

Au terme de leur entretien, la dame avait fini par décider :

— Bon, on va vous aider, mais il faut que vous compreniez que tout ce que nous allons faire doit être légal.

Sans cette dame, reconnut Mariam, elle aurait été renvoyée de la maison et privée de tous les biens d'Idriss. Ayomidé n'aurait jamais existé. Pendant des mois, Mariam s'était arrangée pour exhiber un ventre chaque jour plus gros en arborant les signes extérieurs d'une parturiente. A la fin, elle avait prétexté qu'elle allait accoucher chez des parents dans un pays voisin.

Deux semaines plus tard, elle était revenue chez elle avec un beau bébé dans les bras. Un nouveau-né abandonné dans un jardin avait été récupéré par Madame Delano et transféré dans les mains de Mariam. Personne, à part la directrice des « Anges heureux » n'avait jamais su d'où provenait Ayomidé.

Aujourd'hui, Mariam était à la croisée des chemins. Elle ne savait où elle en était. Avouer l'origine de son enfant provoquerait sans doute sur elle une pluie de réactions imprévisibles. Le seul bien qui lui restait de son mari lui serait systématiquement arraché. Et le seul trésor de son existence, Ayomidé, serait condamné à se réinventer une nouvelle identité. Non, jamais, elle ne pourrait prendre une décision aussi suicidaire.

Soudain, Mariam entendit frapper à la porte de sa chambre. La veuve se leva, fit quelques pas vers la porte et demanda :

— C'est qui ?

— C'est moi, Alex, grande sœur, fit son frère avec une voix guillerette, j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi ?

— Je voudrais savoir si tu es disponible ce matin pour que nous allions rendre visite à l'entreprise Craig SARL.

*

Sèwa attendait sa grande sœur au salon. Dès que la porte s'ouvrit et qu'elle aperçut son ombre, elle se leva du fauteuil et alla à sa rencontre. L'autre eut à peine le temps de souffler ; elle lui demanda :

— Alors, grande sœur, comment ça a été ? Tu l'as vu ?

— Je l'ai vu, lui répondit Ella.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— La vérité !

— Quelle vérité ?

— Je lui ai dit qu'il m'avait déçue.

Sèwa fut frappée par cette phrase. C'était le genre de répliques qui, pensait-elle, agrave les situations déjà fort délicates au lieu de contribuer à les apaiser.

— Grande sœur, releva l'étudiante, tu ne lui as pas dit ça !

— Si, Sèwa, appuya Ella, je le lui ai dit !

— Tu te comportes comme si j'étais une gamine.

— Vous vous êtes passé le mot ou quoi ? Il m'a répété la même chose. Seulement...

— Seulement...

— Il tient à l'enfant, peut-être qu'il tient à toi, en tout cas, c'est l'avenir qui nous le dira.

Sèwa se tut. Ses yeux se frayèrent un chemin à travers les rideaux qui voilaient les fenêtres et, lentement, échouèrent sur les portraits de leurs parents accrochés au mur. C'étaient papa et maman le jour de leur mariage. Photos noir-blanc montrant le bonheur d'un couple à la mode de l'époque, perruque pour la femme, coupe Ghana boy pour le père avec, tous deux, de larges sourires.

— Si nos parents avaient été là, fit Ella nostalgique, en suivant les yeux de sa sœur, je suis sûre qu'ils te feraient la même remarque que moi.

— Moi j'ai peur, commenta Sèwa, j'ai peur de la réaction de tata Ibironkè, j'ai peur de ce que diront les gens.

— De toutes les façons, quand il reviendra ce soir, nous discuterons de tout.

— Parce qu'il a promis de venir ?

— Oui !

Sèwa soupira. La pression de sa grande sœur avait payé. Mais ce qu'elle redoutait le plus, c'est que cet acte soit ressenti par Délé comme une manière de lui forcer la main. Or, elle savait, de par sa petite expé-

rience, que les hommes détestent qu'on les accule dans leurs derniers retranchements, car il pourrait en résulter des conséquences graves. Par exemple, que Délé se rétracte et renonce à ses engagements. Et pour cela, les menaces, les intimidations n'y pourraient absolument rien.

— Bonjour et soyez les bienvenus à la Société Craig SARL.

Au comptoir, dans la salle d'attente, une des secrétaires de l'entreprise était là, en tailleur strict et droit, des escarpins plutôt hauts, un sourire rouge aux lèvres, accueillant Alex et Mariam parés de leurs plus beaux atours.

— Je vous remercie, Madame, répondit Mariam, nous sommes venus voir M. Craig.

De son même sourire étoilé, la secrétaire leur dit :

— Je suis désolée, M. Craig n'est pas encore arrivé au bureau ce matin.

Alex parut amusé par cette réplique. Il savait, par expérience, que la jeune femme mentait, juste parce qu'aucun rendez-vous n'avait été conclu avec Délé ou peut-être qu'elle les prenait pour des emmerdeurs, ces

gens qui investissent les bureaux à la recherche d'un emploi. Alex regarda la secrétaire d'un air serein.

— Excusez-moi, lui demanda-t-il, êtes-vous une nouvelle employée ici ?

— Que voulez-vous dire par là, Monsieur ?

— Vous semblez ne pas connaître les gens les plus importants de cette entreprise : vous avez devant vous Madame Mariam Idriss, épouse de l'ancien P-DG de cette société. Elle fait également partie des plus grands actionnaires.

La jeune secrétaire parut un instant clouée sur place, elle écarquilla les yeux, ne sachant exactement quoi dire. Au bout de quelques secondes, elle finit par bafouiller :

— Je suis désolée, excusez-moi, je ne pouvais pas savoir, j'ai commencé le boulot ici il y a peu. Si cela ne vous gêne pas, vous pouvez attendre M. Craig. Je suis sûre qu'il va arriver dans les toutes prochaines minutes.

Au même moment, la porte d'entrée s'ouvrit et Délé, précédé de son chauffeur Mansour, entra. A peine fit-il deux pas qu'il vit en face de lui, la veuve de son oncle, Mariam. Un grand sourire aux lèvres,

il se précipita dans ses bras. Les deux se donnèrent l'accolade.

— Bonjour Tantie ! s'exclama le jeune homme, ça fait si longtemps, comment allez-vous ?

— Merci Délé, je vais bien, lui répondit la veuve d'Idriss, ta famille se porte bien ? Je veux parler d'Ibironkè et de Segiola !

— Tout le monde va bien. Désolé que nous n'ayons pas pu vous rendre visite. Comme vous le savez, le travail ici est tel que je trouve difficilement du temps pour moi-même.

— Je comprends !

Délé se tourna vers Alex, quêtant dans la réaction de Mariam une indication sur l'identité de son accompagnateur. La veuve le présenta :

— Voici mon jeune frère, Alex. Il revient à peine des Etats-Unis d'Amérique. Et toi Alex, voici Délé, celui dont je t'ai parlé et que nous sommes venus voir.

Les deux hommes se serrèrent la main, désireux de se connaître. A la fin des présentations, Délé proposa d'aller dans son bureau. Il le leur ouvrit largement, sortant avec joie liqueur de luxe, petits fours et autres amuse-bouche.

— J'ai appris que Jumai ne travaille plus ici, avança Alex.

— Ah, vous connaissez Jumai ? s'étonna Délé.

— Alex travaillait ici quand mon mari dirigeait l'entreprise, précisa Mariam à Délé.

— Malheureusement, elle s'est mal conduite et a été virée.

— Virée ? Je n'ai jamais pensé que Jumai quitterait un jour cette entreprise. Elle était la mémoire de la maison.

Délé avait hâte d'apprendre le but de la visite de ses hôtes ; la conversation sur les départs ou les arrivées éventuels des employés de l'entreprise avait commencé à le gêner. D'un ton qu'il voulait poli, il demanda :

— Alors, ma tante, quel bon vent vous emmène ici ? C'est pour une visite de courtoisie ?

Mariam marqua un temps de silence avant d'avancer :

— Mon frère que tu vois là est revenu des Etats-Unis il y a à peine vingt-quatre heures, et il est à la recherche de quelques opportunités d'affaires. Il aimerait investir dans des domaines porteurs. Alors, je l'ai amené ici pour qu'il discute avec toi.

Délé se tourna vers Alex de nouveau et lui lança :

— Quels sont les secteurs qui vous intéressent ?

— Les affaires, fit mécaniquement Alex, tout genre d'affaires stables. Cependant, cette entreprise m'a toujours séduit et je suis prêt à y investir.

— Ah bon ?

— Oui, je suis passionné d'import-export et cet intérêt est d'autant plus grand que quand j'étais ici, je suivais la manière dont mon oncle dirigeait la maison et je m'étais dit qu'un jour je suivrais ses traces. A l'heure où je vous parle, j'ai une douzaine de voitures dans un navire qui va accoster dans les tout prochains jours.

— Oh, sourit Délé après cet exposé, vous voulez créer une société de vente de voitures ?

— Oui, en même temps, je désire acheter des actions dans cette entreprise et devenir l'un des actionnaires les plus importants.

Là-dessus, Délé changea aussitôt de posture. Son visage ne devint pas sombre, mais se chargea d'une expression lourde. Il regarda longuement son interlocuteur. Les deux mains jointes sous le menton, il dit :

— Non, ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Comme votre sœur le sait, cette entreprise est une entreprise familiale. Elle a été créée par mon feu père avec un statut d'entreprise privée. Avant sa mort, il avait associé ses autres frères et sœurs. Il a cédé à son frère, mon oncle Idriss, vingt-cinq pour cent, et à chacune de ses deux sœurs quinze pour cent des actions. Alors, je ne vois pas comment vous pouvez acheter des parts dans l'entreprise puisqu'aucun des actionnaires n'est prêt à céder ses actions à une personne étrangère à la famille.

Alex s'attendait presque à cette réaction. Il se tourna vers Mariam, voulut lui répondre, mais la grande sœur anticipa :

— Et si c'était moi qui voudrais lui vendre les actions de mon fils ?

— Cela dépend du testament qu'a laissé votre époux, tante.

Alex regarda fixement Délé en silence puis se leva hardiment. Sa main était déjà tendue vers lui, signifiant de ce fait la fin de la visite.

— Merci beaucoup de nous avoir consacré une partie de votre temps, M. Craig, salua-t-il, nous vous reverrons sans doute très bientôt.

— Merci à vous aussi, Alex, je vous souhaite le meilleur dans vos activités.

— Au revoir, fit à son tour Mariam en se levant.

— Bonne journée, ma tante.

Délé n'était pas serein. En les voyant partir, il était persuadé que cette visite était loin d'être anodine et que ce que les deux visiteurs cherchaient allait au-delà de ce qu'ils avaient exposé. Il savait que la veuve de son oncle n'avait pas du tout apprécié la manière dont la famille l'avait traitée lors de la répartition des biens de son mari. N'eût été l'existence d'Ayomidé, on lui aurait tout arraché et on l'aurait jetée dehors. Délé était conscient de ce tort fait aux veuves dans les familles africaines, mais il n'était pas prêt à accepter toute manigance qui viserait à déstabiliser la société du fait d'une vengeance personnelle. Prenant son téléphone, il composa un numéro et attendit nerveusement que son correspondant, à l'autre bout, lui réponde.

En sortant du bureau de Délé, Mariam et Alex virent Mansour dans la salle d'attente, somnolant dans l'un des fauteuils réservés aux visiteurs. Alex, qui le connaissait fort bien, ne put s'empêcher de crier.

— Mansour !

Le chauffeur se réveilla et leva ses yeux engourdis vers le jeune homme.

— Alexo ! fit-il, surpris.

— Oui, Mansour, c'est bien moi !

Le chauffeur se frotta les yeux, un grand sourire décrispa son visage déjà gras alors que la chaleur ne s'était pas encore installée.

— Tu... es revenu ? s'excita-t-il, et depuis quand ?

— Il n'y a pas si longtemps, lui répondit Alex. Que fais-tu ici ?

— Je travaille à nouveau dans la maison ! Le P-DG m'a demandé de revenir. Ah, Alex ! Regarde-toi ! Regarde comme tu as grandi !

— Mansour, tu veux que je demeure petit ? J'aime-rais pouvoir un jour papoter avec toi, évoquer le vieux temps !

— Je te donne alors mon numéro de téléphone.

18

Assise sur la banquette arrière de son véhicule, Mariam était vraiment énervée. On pouvait percevoir facilement son état à travers son visage tendu, les rides qui lui plissaient le front, ses traits brusquement empâtés, la peau raide de son cou. Malgré la climatisation qui rafraîchissait l'intérieur du véhicule, des gouttes de sueur roulaient sur son visage. Elle n'avait pas du tout apprécié l'attitude de son frère par rapport à Mansour. Elle détestait au plus haut point ce chauffeur qu'elle soupçonnait d'être dans les affaires de jupons de son mari. Il avait beau être l'employé d'Idriss, obligé de garder ses secrets les plus corrosifs, il n'en demeurait pas moins, en tout cas pour elle, un salaud, le complice attitré de son mari dans ses relations avec la maîtresse d'Idriss.

Au départ, quand son époux l'avait admis à son service et qu'il s'était révélé comme son plus fidèle

employé, Mariam avait tout fait pour s'en faire un ami. Elle l'avait souvent couvert de petits cadeaux, mis à l'aise dans la maison en lui servant à manger, mais lorsqu'elle avait constaté que son mari avait une relation extraconjugale, elle avait tenté de lui ôter les vers du nez, mais Mansour était resté fidèle à son patron. Jamais, il n'avait trahi ses secrets. Désormais, elle l'avait inscrit dans le camp, non de ses ennemis, mais de ceux qui ne voulaient pas son bien. Et ce sentiment ne l'avait pas quitté, même bien des années après la mort de son mari.

Alex était-il au courant de ce qu'elle ressentait ? Pourquoi entretenir une relation avec cet homme ?

Mariam attendait son frère d'un pied ferme. Dès qu'il vint la rejoindre à bord du véhicule, elle se jeta presque sur lui :

— C'est quoi ce comportement ? Qu'est-ce que tu as à faire avec cet individu ? Tu sais ce qu'il m'a fait ?

— Du calme, ma sœur, fit sereinement Alex, j'avais de très bonnes relations avec Mansour. Tu le savais.

— Si c'était ton ami, à quoi t'a-t-il servi pour préserver mes intérêts ?

— Laissons le passé et regardons l'avenir. Il pourrait nous servir.

Mariam renfrogna davantage la mine, non dans un nouvel accès de colère, mais parce qu'elle ne comprenait pas où son frère voulait en venir.

— Ça veut dire quoi ?

— Il travaille dans la boîte, il peut nous être utile.

— Expose ton plan, Alex.

— Je n'ai pas encore un plan en tête, mais cela ne saurait tarder. Pour le moment, pensons aux actions qui peuvent nous revenir.

Mariam savait son frère futé et diaboliquement intelligent. Ce n'est pas pour rien qu'il avait réussi à escroquer à son mari beaucoup d'argent. La veuve voulait qu'elle lui dise comment ils pourraient acquérir des parts dans l'entreprise Craig SARL. Alex la devança.

— Nous allons voir les autres actionnaires et les convaincre de nous vendre leurs actions, même à prix d'or. Si nous parvenons à obtenir dix pour cent de parts ajoutées à celles de ton fils, le compte serait bon.

Je veux bien, concéda Mariam, mais comment allons-nous retrouver ces actionnaires ?

— Par Jumai, ma sœur chérie, nous devons retrouver Jumai !

*

Depuis qu'elle avait rendu visite à Délé et qu'elle avait été éconduite, Jumai n'avait cessé de décolérer. Elle était allée se dénuder presque devant son ancien patron sans résultat. Oui, elle était allée faire amende honorable en même temps qu'elle s'était risquée à une demande osée. Mais elle était loin de s'imaginer que Délé allait la renvoyer comme une malpropre. Certes, le jeune homme n'avait pas utilisé des expressions dés-honorantes ou humiliantes, mais son comportement à son égard était allé dans ce sens. Mais est-ce qu'elle ne méritait pas en réalité cet affront de la part de Délé ? Est-ce qu'il ne s'agissait pas d'un retour de manivelle ? Celui qu'elles avaient tenté, Alero et elle, d'accabler, aurait-il pu leur pardonner au point de leur venir en aide, surtout si cette aide servirait à libérer de prison Alero ? Si elles avaient été à sa place, auraient-elles été capables d'une telle grandeur d'âme ?

Assise dans son coin, la jeune femme n'arrêtait pas de s'interroger. Elle était dans un café, le nez plongé dans sa tasse de glace, obnubilée par sa situation et celle de son amie. Le café *Sweet Life* était un endroit relativement désert dans la matinée et elle aimait bien s'offrir,

de temps en temps, un bol d'air en attendant qu'il soit pris d'assaut en fin de matinée par les noceurs.

Soudain, Jumai sentit devant elle une ombre. D'instinct, elle leva la tête et vit un jeune homme au sourire doux la regarder.

— Cela vous gênerait-il si je me joignais à vous ?

L'inconnu avait entre les mains un plateau contenant un plat d'omelettes et une tasse de café avec les accompagnements classiques. Jumai ne lui rendit pas le sourire, au contraire, elle ferma le visage et, de la tête, lui fit non.

— Je suis désolée, appuya-t-elle, je ne veux pas de compagnie ou de compagnon.

— Je ne voudrais pas être désagréable, mademoiselle, insista le jeune homme, mais je prends le risque de m'entêter !

— Eh bien, prenez tous les risques, moi je m'en vais.

Jumai se leva aussitôt, déposa près de sa tasse un billet et s'en alla. Le séducteur n'en croyait pas ses yeux. Il suivit du regard la jeune femme qui sortit du café, héla un des zémidjans postés à la devanture et s'installa sur le siège arrière. Le taxi-moto n'attendit pas, il démarra et se fondit dans la circulation.

Au même moment, une voiture, venant de la rue opposée, s'immobilisait à la devanture du café. C'était Délé. Le jeune homme en descendit, regarda sa montre et poussa la porte de l'établissement. Il avait sous le bras une chemise-dossier et l'envie pressante de rattraper le quart d'heure de retard sur son rendez-vous. A peine atterrit-il dans le café qu'un doigt, au fond, se leva en sa direction. Il repéra la personne, sourit et se dirigea vers elle.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, Monsieur Amzat Koley, s'excusa-t-il dès qu'il s'approcha de l'homme. Nous n'avons pas vite retrouvé le dossier.

L'homme, un géant élégamment habillé, la lèvre supérieure barrée d'une moustache en forme d'accent circonflexe, se saisit du document et se mit à le feuilleter. Délé tira une chaise et s'assit.

— De quoi est-il question ? lui demanda l'homme.

— Ce document contient des renseignements relatifs à un jeune homme qui est venu me voir aujourd'hui au bureau, expliqua Délé.

— Il s'appelle Alex Badejo, n'est-ce pas ?

— C'est le frère de Mariam, la veuve de mon oncle défunt.

— Je lis ici qu'il a travaillé pendant trois ans dans la section comptabilité de l'entreprise.

— Exact, quand mon oncle était à la tête de la société, il l'avait quitté dans des circonstances floues.

— Alors, avez-vous actuellement des problèmes avec lui ?

— Pas vraiment, il est venu me voir ce matin, accompagné de sa sœur, me proposer d'acheter des actions dans l'entreprise.

— Cela veut dire qu'il s'est enrichi entre-temps !

— Selon sa sœur, il revient à peine des Etats-Unis et il semble plein aux as.

L'homme émit un sourire narquois, s'adossa davantage à son siège et lui demanda :

— Comment est-il parvenu à avoir de l'argent ?

— Ça ne me regarde pas, fit Délé.

— Désolé, Monsieur Craig, ça doit vous regarder. C'est par là qu'on peut le prendre. Un jeune qui s'est enrichi du jour au lendemain doit avoir dans son placard des squelettes. Maintenant, qu'attendez-vous de lui ?

Délé se tourna vers le comptoir du café où se trouvaient les serveurs. Il allait en appeler un quand il

sentit s'approcher de lui une jeune femme tenant du papier et un stylo.

— Ah, Mademoiselle, je désespérais de voir quelqu'un enfin venir prendre ma commande. Je veux simplement un café et deux croissants.

— C'est noté, fit la serveuse qui s'en alla aussitôt.

— Alors, où en étions-nous ? fit Délé en se tournant vers son interlocuteur ; oui, ce que j'attends de ce jeunot ? Non, la question qui se pose, c'est en quoi ce type peut être nuisible à la société et à moi-même ? J'ai la forte conviction qu'il est en train de manigancer et je suis venu vous demander de me tirer cette affaire au clair.

L'homme continuait de fouiller le dossier en silence. Il semblait arriver vers la fin. Même si c'était une lecture en diagonale, il avait l'air suffisamment informé grâce à son flair de détective. Lentement, il leva la tête vers Délé et lui dit :

— Vous avez raison, M. Craig. Vous devez beaucoup vous méfier d'un tel personnage. C'est ma ferme conviction.

Sans attendre, il sortit son mobile de sa poche et composa rapidement un numéro. Délé était curieux de savoir à quoi rimait cet échange téléphonique.

— Qui appelez-vous, Monsieur Koley ? demanda-t-il.

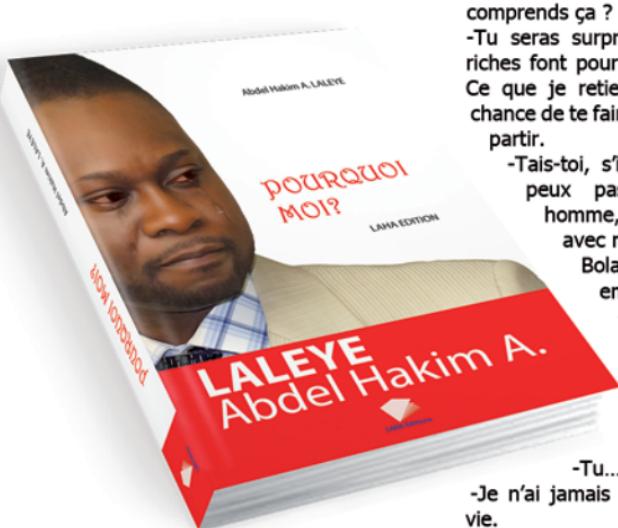
— Un ami, Monsieur Craig. Il se prénomme Robert, c'est un officier de police qui m'a été toujours utile en pareilles situations. J'ai besoin de me connecter à lui pour avoir des renseignements. Le monde est petit, n'est-ce pas ?

Délé se contenta de lui répondre par un « oui » mécanique. Cet homme était un détective privé. Si aucune enseigne n'informait de la nature de son activité, il avait des compétences que ses clients lui reconnaissaient. Il était capable de filature, d'enquête, d'investigation sur n'importe qui, n'importe où et n'importe quand, tant qu'on était prêt à le payer à hauteur de son investissement. Le plus incroyable, c'est qu'il était discret à souhait et pouvait, en un temps record, vous apporter des résultats probants. Délé savait à quoi s'en tenir en lui faisant appel. Il savait surtout ce qu'il ne pouvait pas perdre quel que fût le prix de ses services.

À SUIVRE ...

DÉJÀ PARUS

POURQUOI MOI



«-Il m'a proposé de coucher avec lui, contra la jeune femme. Partager son lit, tu comprends ça ?

-Tu seras surprise d'entendre ce que les riches font pour avoir la fortune, fit Bolaji. Ce que je retiens, c'est que tu as eu la chance de te faire de l'argent et tu l'as laissé partir.

-Tais-toi, s'il te plaît, tais-toi ! Tu ne peux pas accepter qu'un autre homme, à cause de l'argent, couche avec moi, hein !

Bolaji émit un rire sardonique et embraya aussitôt.

-Pour quinze millions, ma chère, je suis même prêt à l'aider en tenant ta jambe. Bon Dieu, tu fais comme si on n'avait pas assez de problèmes !

-Tu...es sérieux, Bolaji ?

-Je n'ai jamais été aussi sérieux dans ma vie.

Dégoûtée, la jeune femme s'effondra à nouveau dans le canapé. Des larmes s'étaient mises à couler de ses yeux ».

Pour gagner facilement de l'argent, Bolaji oblige sa femme, Asaké à passer la nuit avec un riche homme d'affaires contre quinze millions de francs. Enceinte, la jeune femme est répudiée par le mari et se retrouve dans la rue, avec ses deux enfants... Ce roman est un hymne à la gloire de la femme, mais aussi une leçon d'humanisme, de courage et d'humilité.

AIMER DE NOUVEAU



Comment vivre son mariage lorsqu'on est géographiquement séparés ? Comment sauver son couple lorsque l'un retourne au pays pour s'inventer une nouvelle vie alors que l'autre préfère rester en terre étrangère, préoccupée par sa carrière professionnelle ? Que faire de chaque côté pour ne pas tomber dans les tentations d'une aventure extraconjugale alors que l'absence de l'autre pèse sur soi autant qu'un boulet ?

Empêtrés dans cette balançoire de la vie à deux, entre la Côte d'Ivoire et le Bénin, Goké et Antonia ne font rien pour éviter la rupture. Mais au moment où l'inévitable doit se produire, les deux parviennent à trouver la force nécessaire pour se réconcilier.

Ce combat aussitôt terminé, se profile un autre, plus éprouvant : l'incapacité pour eux de faire ensemble un enfant...

Aimer de Nouveau est un roman à tiroirs. Histoire d'amour, combat contre la solitude et l'intolérance d'une société arquée sur ses traditions, il apparaît surtout comme une invitation à assumer son destin, quelle qu'en soit l'issue.

L'AMI INTIME



Prince et Adjaï sont les meilleurs amis du monde. Le premier est chef service dans une entreprise, le second, chômeur invétéré. Décu de ne pas disposer d'une aide conséquente de Prince pour se lancer dans les affaires, Adjaï se tourne vers un babalao pour devenir riche. Le prêtre lui propose de lui confectionner un charme avec son propre sperme recueilli sur les cuisses d'une femme enceinte avec qui il aurait couchée. Adjaï est désespéré. Mais un matin, il découvre que Fumikè, l'épouse de son meilleur ami, est enceinte. Celle-ci dont les fausses couches sont devenues répétitives, est une victime toute trouvée. Il abuse d'elle de manière rocambolesque.

Mais entretemps, Prince lui accorde un prêt de douze millions pour l'aider à lancer son entreprise. Pour Adjaï, il faut arrêter l'autre processus. Mais le Babalao lui annonce que les dés sont déjà jetés.

Histoire sur l'amitié et la confiance trahie, *L'ami intime* explore les arcanes de la société moderne que nos traditions et nos cultures subvertissent du fait de nos mentalités. Entre ambition démesurée et croyances ancestrales, rires et larmes, ce drame qui traduit les appétits contre-nature des hommes dans leur désir de possession, se révèle comme une véritable leçon de choses.

TOURBILLONS



Revenue de l'Europe pour participer au mariage de sa demi-sœur Abakè, Abbey, jeune africaine et moderne, caresse secrètement le rêve de retrouver son amour de jeunesse, Ola, dont elle avait perdu trace depuis huit ans. Le lendemain de son arrivée, sa sœur l'appelle pour lui présenter l'heureux élu. C'est la stupeur. Le futur beau frère n'est autre que son ex, Ola.

Confus autant que bouleversé, Ola apprend l'existence de Délé, un enfant issu de ses amours avec la jeune femme et qui lui ressemble trait pour trait. Remonte alors à la surface la passion qui l'avait habité envers Abbey. S'il envisage un instant de se remettre avec elle, il opte finalement pour le mariage avec sa fiancée du moment.

Mais l'autre, folle de rage, ira s'attacher les faveurs d'un marabout pour briser cette relation et inverser le cours des choses. Dans la famille, le tourbillon est déclenché. La force adverse va lui aussi contre attaquer.

Roman de mœurs, récit de rivalité, cette œuvre s'inscrit dans la lignée des fresques amoureuses que les forces surnaturelles viennent entretenir ou subvertir, au nom d'une logique de passion monstrueuse. Les liens familiaux, quoique sacrés, ne résistent pas à cette intrigue. Bien au contraire, ils lui servent de terreau et lui donnent finalement un ton épique. *Tourbillons* est un thriller émouvant, divertissant et captivant.

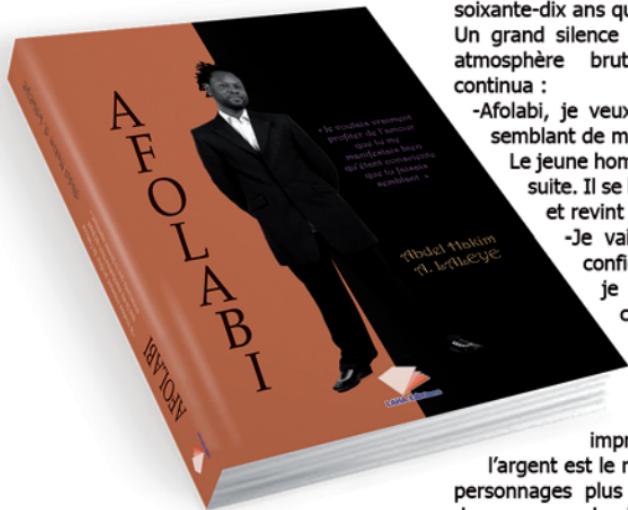
LE PECHÉ DU PÈRE



Une malédiction frappe Akambi et son frère depuis un certain nombre d'années. Malheureux dans la vie professionnelle, les deux frères n'arrivent pas à expliquer les malheurs successifs qui s'abattent sur eux. Après consultation, il leur est révélé qu'un crime de sang commis par leur père est la cause de cette infortune. Mais pour y mettre fin, tout un rituel leur est proposé qui exige mort d'homme dans la famille. Akambi décide de porter le poids de cette lourde responsabilité : mais au lieu de lui-même, c'est sur son fils et sur sa femme que le sort s'acharne...

Doit-on répondre des actes posés par ses parents ? Comment construire sa propre vie alors que pend sur soi un sort auquel on est soi-même étranger ? Entre le passé et le présent, rire et larmes, ce roman nous entraîne dans les arcanes de l'Afrique profonde avec ses croyances et ses pratiques et nous instruit que la responsabilité générationalle est avant tout un acte d'héritage.

AFOLABI



« -Je voulais vraiment profiter de l'amour que tu me manifestais bien qu'étant consciente que tu faisais semblant. Je voulais que le jeu continue, convaincue que mon fric pouvait me le garantir. Exactement comme dans les couples dépareillés où la jeune femme de dix-huit ans jure aimer le vieillard de soixante-dix ans qui l'a épousée.

Un grand silence plongea la salle dans une atmosphère brutalement lourde. Adjokè continua :

-Afolabi, je veux que tu continues à faire semblant de m'aimer.

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite. Il se leva, fit un tour dans la salle et revint vers elle, mais accroupi.

-Je vais te faire moi-même une confidence, ma chérie, lui fit-il : je ne peux pas non plus continuer à faire semblant...
»

Ce roman qui traque les sentiments les plus improbables dans un couple où l'argent est le ressort principal, campe des personnages plus vrais que nature englués dans un monde d'apparence où le bonheur n'est jamais là où on croit le trouver.

LA FORTUNE DU DIABLE

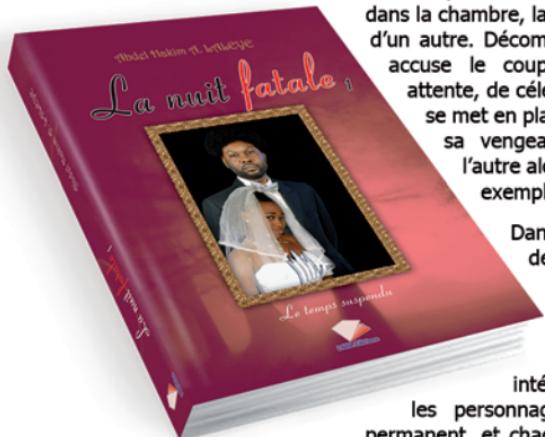


Noël, un jeune immigré africain est passé à tabac par des hooligans blancs dans le métro de Londres. Un groupe de clochards qui étaient à proximité, intervient pour le sauver. Ayant perdu connaissance, Noël se réveille plus tard chez l'un de ses sauveurs, un mendiant. Le jeune homme découvre que sous ce manteau de clochard, se cache un homme puissant, se faisant appeler le Grand Baba – l'Etre Suprême – qui lui propose la richesse et le pouvoir, si jamais il acceptait d'être son « représentant » en Afrique : en acceptant ce pacte, Noël ne sait pas qu'il est désormais lié au diable qui fera de lui un homme riche, craint, mais aussi l'un des destins les plus tragiques de l'Afrique.

Ce roman est une odyssée profonde dans le milieu et les souterrains des grosses fortunes et des pouvoirs inusables. C'est une fable moderne qui déconstruit le mythe des destins taillés sur mesure.

LA NUIT FATALE 1

Le temps suspendu



Ils sont beaux, jeunes, promis à un bel avenir et veulent échanger leurs voeux devant Dieu et devant les hommes. La veille, alors que l'homme s'apprête à aller enterrer sa vie de garçon en compagnie de ses amis, il fait un tour chez sa fiancée. Stupeur : dans la chambre, la future mariée est dans les bras d'un autre. Décomposé, révolté, le jeune homme accuse le coup, mais décide, contre toute attente, de célébrer le mariage. En lui, un plan se met en place. Jusqu'où ira-t-il pour nourrir sa vengeance ? Pourquoi faire souffrir l'autre alors qu'on n'est pas soi-même un exemple de vertu ?

Dans le tome 1 de cette saga, les deux personnages se livrent, sans réserve, à un combat de nerfs. Si, pour l'homme, ce combat est physique et explosif, pour la femme, il est subtil et intérieur. Mais chaque pas posé par les personnages se transforme en conflit permanent, et chaque situation, en un volcan qui explose.

LA NUIT FATALE₂

Les Chemins de la Vérité

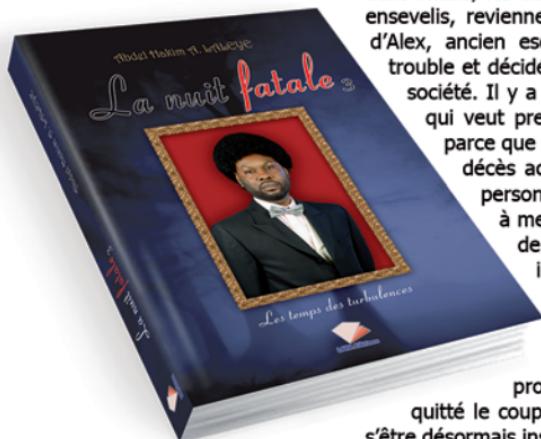


Séparé d'Ibironkè, son épouse, Délé Craig, patron d'une entreprise de BTP, pensait trouver le réconfort dans les bras d'une autre femme, en se lançant tout azimut dans les aventures extraconjuguales. S'il rejette les avances de la fantasque Alero, sa secrétaire au bureau, il préfère les élans enfiévrés de Buiki, la jeune femme avec qui, la veille de son mariage, il pensait pouvoir enterrer sa vie de garçon. Mais Alero se sent presque « trahie ». Arrêtée pour trafic de stupéfiants, elle accuse Délé d'en être le commanditaire. La police appréhende le jeune homme et le fait incarcérer. Commence pour Ibironkè, la femme répudiée, un véritable parcours du combattant afin d'innocenter son époux et le faire libérer.

Dans le deuxième tome de La Nuit Fatale, l'histoire d'Ibironkè et de Délé Craig se conjugue à coups de cris, de blessures et de larmes. Si, à des moments donnés, l'homme pense maîtriser les événements, il se rend compte, à la lueur de leurs développements, qu'il n'en est que le jouet vulgaire et mécanique.

LA NUIT FATALE 3

Les temps des turbulences



La saga de Délé Craig, PDG d'une grande entreprise et de son épouse, Ibironké continue de se densifier. Dans cette troisième livraison, le couple vient d'avoir un enfant. Alors que tout semblait baigner dans l'huile, les démons du passé, insuffisamment ensevelis, reviennent en première ligne : il s'agit d'Alex, ancien escroc devenu riche de manière trouble et décidé à détrôner Délé à la tête de la société. Il y a aussi Mariam, la veuve d'Idriss, qui veut prendre une revanche sur le sort, parce que malmenée par la famille après le décès accidentel de son mari. Les deux personnages ont conçu un plan destiné à mettre en minorité les actionnaires de l'entreprise familiale et à imposer leur autorité. Mais Délé Craig, secrètement, prépare une riposte...

Les turbulences, ici, semblent provenir de partout. Si elles ont quitté le couple Délé-Ibironké, elles semblent s'être désormais installées dans le clan familial avec pour enjeu principal le contrôle de la société. Mais chacun fourbit son arme, prêt à assommer l'autre, du moins, à le mettre hors d'état de nuire.

LA NUIT FATALE 5

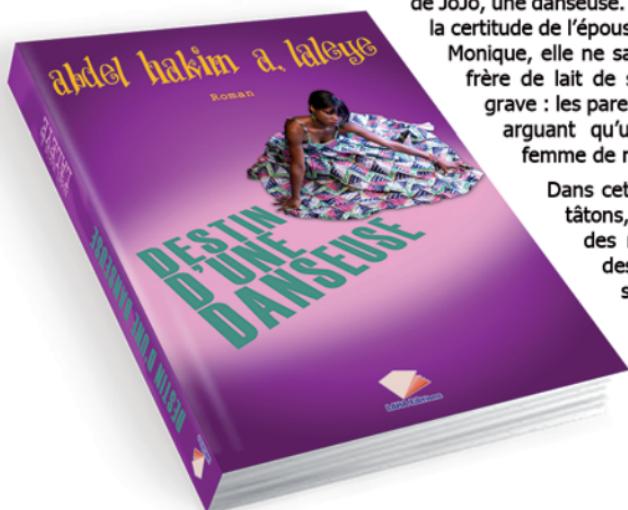
Règlement de comptes



Ils sont beaux, jeunes, promis à un bel avenir et veulent échanger leurs voeux devant Dieu et devant les hommes. La veille, alors que l'homme s'apprête à aller enterrer sa vie de garçon en compagnie de ses amis, il fait un tour chez sa fiancée. Stupeur : dans la chambre, la future mariée est dans les bras d'un autre. Décomposé, révolté, le jeune homme accuse le coup, mais décide, contre toute attente, de célébrer le mariage. En lui, un plan se met en place. Jusqu'où ira-t-il pour nourrir sa vengeance ? Pourquoi faire souffrir l'autre alors qu'on n'est pas soi-même un exemple de vertu ?

Dans le tome 1 de cette saga, les deux personnages se livrent, sans réserve, à un combat de nerfs. Si, pour l'homme, ce combat est physique et explosif, pour la femme, il est subtil et intérieur. Mais chaque pas posé par les personnages se transforme en conflit permanent, et chaque situation, en un volcan qui explose.

DESTIN D'UNE DANSEUSE

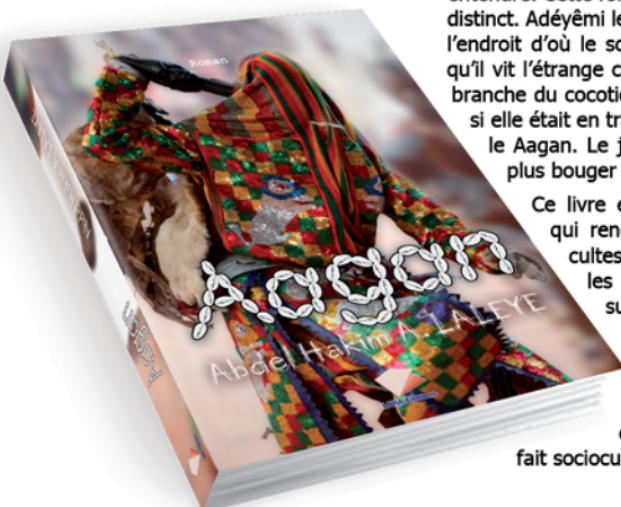


Deux destins que tout oppose se croisent : un bébé abandonné par Monique, une femme démunie et un couple riche en quête d'un enfant. Adopté, le bébé grandit dans ce foyer où, par miracle, un autre enfant naît, Déji.

Vingt années passent, Déji se retrouve sur le chemin de JoJo, une danseuse. Amoureux, il ne vit que dans la certitude de l'épouser. Mais JoJo, c'est la fille de Monique, elle ne sait pas que son fiancé est le frère de lait de son propre demi-frère. Plus grave : les parents de Déji s'opposent à elle, arguant qu'une danseuse n'est qu'une femme de moeurs légères.

Dans cette intrigue où l'on avance à tâtons, les personnages deviennent des marionnettes aux mains du destin qui les instrumentalise et se joue d'eux. Heureusement que l'amour est là. Puissant antidote contre les trajectoires imposées, il donne parfois à la vie des saveurs insoupçonnées.

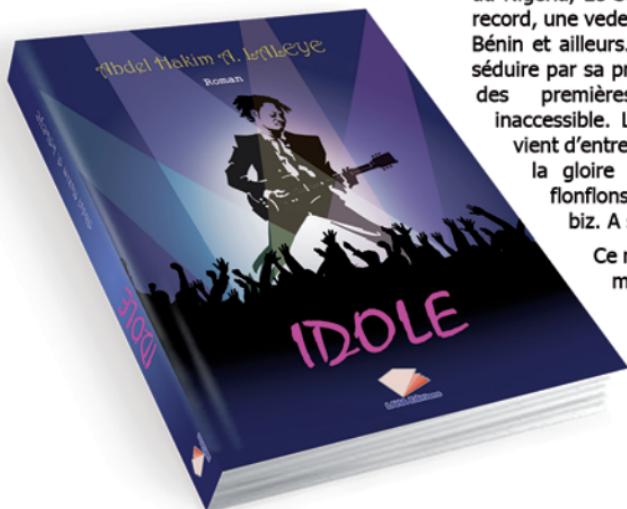
AAGAN



« Adéyêmi resta ainsi sans bouger, sans parler. Soudain, le bruit se fit de nouveau entendre. Cette fois-ci, il était plus fort, plus distinct. Adéyêmi leva lentement la tête vers l'endroit d'où le son provenait : c'est alors qu'il vit l'étrange créature, perchée sur une branche du cocotier, la tête en bas comme si elle était en train de le regarder. C'était le Aagan. Le jeune homme ne pouvait plus bouger ».

Ce livre est un roman d'initiation qui rend hommage à l'un des cultes les plus spectaculaires et les plus complexes. C'est surtout un regard de l'intérieur porté par un connaisseur, qui, au-delà des danses et chants que ce culte entretient, témoigne d'un fait socioculturel extraordinaire.

IDOLE



Il est beau, talentueux et plein d'avenir. Remarqué par une femme d'affaires installée au Nigéria, Le Sultan devient, en un temps record, une vedette de la chanson adulée au Bénin et ailleurs. Mais bien vite, il se laisse séduire par sa productrice, néglige ses amis des premières galères et devient inaccessible. Le pauvre ne sait pas qu'il vient d'entrer dans un engrenage et que la gloire est aussi factice que les flonflons et les sunlights du show biz. A ses dépens, il l'apprendra ...

Ce roman nous entraîne dans le monde de la musique, milieu qui paraît, de prime abord clinquant, mais où la guerre des tranchées est aussi impitoyable qu'en politique.

HEROS



« Pour les trois visiteurs, mieux valait partir. Mais, avant de se retirer, Paul tenait à terminer ce qu'il avait bien commencé :

- Laisse-moi le buter, ce bâtard pour lui apprendre à respecter les femmes d'autrui.

- Pas maintenant, lui opposa Philippe. Il va mourir mais pas aujourd'hui. Partons d'ici!

Il entraîna aussitôt son compagnon, pressa le pas jusqu'au seuil de la porte. Avant de s'en aller, il jeta un dernier coup d'œil à l'homme assis sur le lit:

- Vis ces prochaines heures comme si c'étaient les dernières, lui lança-t-il car je te promets que nous reviendrons ! »

Comment peut-on vouloir tuer celui qu'on est supposé avoir tué vingt ans plus tôt ? Lors d'un braquage, un voyou se rend compte que sa victime n'est autre que celui qui l'avait jadis accusé d'avoir provoqué sa mort. Ayant déjà purgé une peine relative à ce meurtre supposé, le jeune homme décide de se venger. Mais en face, l'homme est puissant et redoutable. A moins qu'il commette un acte héroïque.

Abdel Hakim Amzat est un chef d'entreprise, directeur de la fameuse maison de production, Laha Production. Comédien, scénariste, réalisateur, toujours aux confluents de tous les genres artistiques, il a adopté une stratégie à la fois littéraire et cinématographique, celle de rendre romanesques les scénarios de ces films. Avec lui, le bonheur de l'image s'allie à celui de la lecture.

PIERRE PRECIEUSE

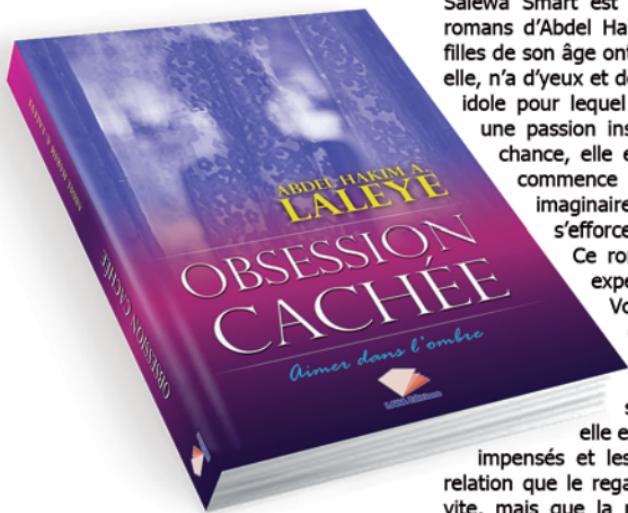


Il est beau et riche, elle est belle et heureuse. Leur avenir est tout tracé. Mais elle ne veut pas ce destin de femme au foyer, parce qu'elle souhaite s'accomplir dans un travail à la mesure de ses ambitions : femme d'affaires, entre deux avions, à l'image de certaines de ses amies.

Mais le mari s'y oppose, refuse d'avancer le capital qu'elle lui a demandé. Alors, elle devient insupportable, alterne provocations et chantages. En fait, la pauvre est manipulée par une amie, qui la pousse à adopter cette stratégie du pourrissement pour un but inavouable.

Pierre précieuse est un huis clos sur les fondements du couple et de ses ressorts. Comment gérer le regard des autres sur son ménage ? Quoi privilégier dans leurs jugements ? D'ailleurs, est-il raisonnable de tendre les oreilles à autrui ? Sans donner des leçons, sans être un bréviaire pour des blessés de guerre conjugaux, ce texte n'en est pas moins une histoire humaine.

OBSESSION CACHÉE

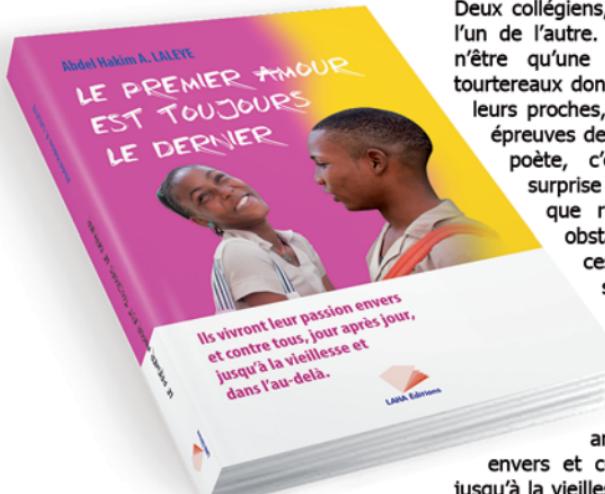


« Ma première rencontre avec lui s'est faite à travers ses films. J'en ai regardé plusieurs, mais celui qui m'a le plus bouleversée, est celui dans lequel il jouait le rôle d'un jeune homme condamné pour une faute qu'il n'avait pas commise. Et quand je l'ai vu menotté et emmené par la police, j'ai versé des larmes... » Salewa Smart est un fan des films et des romans d'Abdel Hakim Amzat. Alors que les filles de son âge ont différents pôles d'intérêt, elle, n'a d'yeux et de respiration que pour son idole pour lequel elle nourrit, secrètement une passion insensée. Un jour que, par chance, elle entre en contact avec lui, commence pour elle une idylle imaginaire dont son journal intime s'efforce d'en raconter les détails.

Ce roman est le fruit de cette expérience originale.

Voilà, pour la première fois écrite en Afrique francophone, l'histoire réelle entre un artiste et son groupie. Emouvante, elle explore avec délicatesse les impensés et les non-dits de ce type de relation que le regard extérieur condamne si vite, mais que la réalité rend toujours plus complexe.

LE PREMIER AMOUR EST TOUJOURS LE DERNIER



Deux collégiens, Olaoyé et Iyabo, sont épris l'un de l'autre. Banal, cet amour est censé n'être qu'une expérience pour les deux tourtereaux dont l'idéal sentimental est, pour leurs proches, condamné à se heurter aux épreuves de la vie. Mais, comme le dit le poète, c'est ignorer la « seconde surprise de l'amour », c'est ignorer que rien, ni les hommes ni les obstacles, ne peut briser l'élan de ces deux êtres animés par le feu sacré. C'est la fable de Tristan et Yseult, l'histoire de Roméo et Juliette revisitée. Mais ici, les deux amoureux ne mourront pas de leurs amours ; ils vivront leur passion envers et contre tous, jour après jour, jusqu'à la vieillesse et dans l'au-delà. Par leur exemple, ils justifient l'adage qui dit que « le premier amour est toujours le dernier ».

ISBN : 978-99919-1-753-5
© LAHA Editions
01 BP 5521 Cotonou
Tél. + 229 63 16 07 07/+ 229 97 89 82 42
www.vasyvoir.com

Dépôt légal N° 7108 du 24 février 2014
1^e trimestre
Bibliothèque Nationale
Achevé d'imprimer en avril 2014